This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAIR
FAIRE

B
1903
.B8

Bossut, Charles

DISCOURS

SUR

LA VIE ET LES OUVRAGES

DE PASCAL.

A LA HAYE,

Et ſe trouve à PARIS,

Chez NYON l'aîné, rue du Jardinet, quartier Saint André-des-Arcs.

M. DCC. LXXXI.

V. agrawal
8-8-27.

9-69-67 R.H.

AVERTISSEMENT.

En 1779, il parut une collection complette des Œuvres de Paſcal, en cinq volumes in-8°. avec cette épigraphe tirée de Tite-Live : Cujus gloriæ neque profuit quiſquam laudando, nec vituperando quiſquam nocuit, cùm utrumque ſummis prædiți fecerint ingeniis; *& avec un Diſcours ſur la Vie & les Ouvrages de Paſcal.*

L'Auteur de ce Diſcours y a fait des corrections & des additions très-conſidérables; il le préſente, en

cet état, au Public dont il réclame l'indulgence.

Le Recueil des Œuvres de Paſcal, imprimé à la Haye, chez Detune, ſe trouve à Paris chez NYON *l'aîné, rue du Jardinet, quartier S. André-des-Arcs.*

DISCOURS

SUR

LA VIE ET LES OUVRAGES

DE PASCAL.

BLAISE PASCAL naquit à Clermont en Auvergne, le 19 Juin 1623, d'Etienne Paſcal, Premier Préſident à la Cour des Aides de cette ville, & d'Antoinette Begon. Il eut un frere aîné qui mourut au berceau, & deux ſœurs dont il ſera ſouvent parlé dans la ſuite, l'une nommée *Gilberte*, née en 1620, l'autre nommée *Jacqueline*, née en 1625.

La famille des Paſcal avoit été anoblie par Louis XI, vers l'année 1478; & depuis

cette époque, elle poſſédoit dans l'Auvergne des places diſtinguées qu'elle honoroit par ſes vertus & par ſes talens.

Ces qualités héréditaires, tranſmiſes à Etienne Paſcal, avoient acquis en lui toute la force que peuvent donner l'exemple & le travail. A la probité la plus rigoureuſe, il joignoit la ſcience des Loix, & une érudition fort étendue dans les matieres de Philoſophie & de Littérature. La ſimplicité des mœurs antiques & les paiſibles charmes de l'amitié habitoient ſa maiſon. Tous les jours, après avoir rempli ſes fonctions d'homme public à la Cour des Aides, il rentroit dans le ſein de ſa famille, & pour délaſſement venoit partager, avec une femme aimable & vertueuſe, les ſoins domeſtiques. Il eut le malheur de perdre cette épouſe chérie, en 1626; & dès ce moment ſon ame, profondément affligée, ſe ferma à tout autre ſentiment qu'au deſir de donner une excellente éducation aux trois enfans qui lui reſtoient. Il vouloit les former lui-même à la vertu & aux connoiſſances utiles; mais il ſentit bientôt que l'exécution de ce projet ne pouvoit pas ſe concilier avec les devoirs d'une Magiſtrature pénible : il ne balança point; il vendit ſa Charge en 1631,

& vint demeurer à Paris avec ſa famille, pour pouvoir remplir librement envers elle des devoirs plus ſacrés encore, impoſés par la nature. Sa principale attention ſe porta ſur ſon fils unique, qui avoit annoncé preſque dès le berceau, ce qu'il devoit être un jour. Les langues & les premiers élémens des ſciences furent les objets préſentés d'abord à l'avidité que cet enfant montroit de s'inſtruire. En même-tems Etienne Paſcal enſeignoit le latin & les belles-lettres à ſes deux filles, pour les accoutumer de bonne-heure à cet eſprit de réflexion, ſi important au bonheur de la vie, & non moins néceſſaire aux femmes qu'aux hommes.

La fameuſe guerre de trente ans déſoloit alors toute l'Europe. Cependant au milieu de tant de déſaſtres l'éloquence & la poéſie, déja floriſſantes en Italie depuis plus d'un ſiecle, commencoient à jetter de l'éclat en France & en Angleterre; les Mathématiques & la Phyſique ſortoient des ténébres; la ſaine Philoſophie, ou plutôt la vraie méthode de philoſopher, pénétroit dans les Ecoles; & la révolution que Galilée & Deſcartes avoient préparée, s'accompliſſoit rapidement. Entraîné par ce mouvement univerſel, Etienne

Paſcal devint Géometre & Phyſicien. Il ſe lia, par conformité de goût & d'occupations, avec le P. Merſenne, Roberval, Carcavi, le Pailleur, &c. Ces ſavans hommes s'aſſembloient de tems en tems les uns chez les autres, pour raiſonner ſur les objets de leurs travaux, ou ſur les différentes queſtions que le haſard & la chaleur de la diſpute pouvoient faire naître. Ils entretenoient un commerce réglé de lettres avec d'autres Savans répandus dans les provinces de France & dans les pays étrangers : par-là ils étoient inſtruits très-promptement de toutes les découvertes qui ſe faiſoient dans les Mathématiques & dans la Phyſique. Cette petite ſociété formoit une eſpece d'académie dont l'amitié & la confiance étoient l'ame, libre d'ailleurs de toute loi & de toute contrainte. Elle a été la premiere origine de l'Académie des Sciences, qui ne fut établie, ſous le ſceau de l'autorité royale, qu'en 1666.

Le jeune Blaiſe Paſcal aſſiſtoit quelquefois aux conférences qui ſe tenoient chez ſon pere. Il écoutoit avec une extrême attention ; il vouloit ſavoir les cauſes de tous les effets. On rapporte qu'à l'âge de onze ans il compoſa un petit Traité ſur les ſons, dans

lequel il cherchoit à expliquer pourquoi une aſſiette frappée avec un couteau, rend un ſon qui ceſſe tout-à-coup lorſqu'on y applique la main. Son pere craignant que ce goût trop vif pour les Sciences, ne nuisît à l'étude des Langues qu'on regardoit alors comme la partie la plus eſſentielle de l'éducation, décida, de concert avec la petite ſociété, que dorénavant on s'abſtiendroit de parler de Mathématiques & de Phyſique en préſence du jeune homme. Il en fut déſolé: on lui promit, pour l'appaiſer, de lui apprendre la Géométrie, quand il ſauroit le Latin & le Grec, & quand il ſeroit digne d'ailleurs d'entendre cette Science. En attendant, on ſe contenta de lui dire qu'elle conſidere l'étendue des corps, c'eſt-à-dire, leurs trois dimenſions, longueur, largeur & profondeur; qu'elle enſeigne à former des figures d'une maniere juſte & préciſe, à comparer ces figures les unes avec les autres, &c.

Cette indication vague & générale, accordée à la curioſité importune d'un enfant, fut un trait de lumiere qui développa le germe de ſon talent pour la Géométrie. Dès ce moment il n'a plus de repos: il veut à toute force pénétrer dans cette Science

qu'on lui cache avec tant de myſtere, & qu'on croit au-deſſus de lui, par mépris pour ſon âge! Pendant ſes heures de récréation, il s'enfermoit ſeul dans une chambre iſolée: là, avec du charbon, il traçoit ſur le carreau des triangles, des parallélogrammes, des cercles, &c. ſans ſavoir les noms de ces figures; enſuite il examinoit les ſituations que les lignes ont les unes à l'égard des autres en ſe rencontrant; il comparoit les étendues des figures, &c. Ses raiſonnemens étoient fondés ſur des définitions & des axiomes qu'il s'étoit faits lui-même. De proche en proche il parvint à reconnoître que la ſomme des trois angles de tout triangle doit être meſurée par une demi-circonférence, c'eſt-à-dire, doit égaler la ſomme de deux angles droits; ce qui eſt la trente-deuxieme propoſition du premier Livre d'Euclide. Il en étoit à ce Théorême, lorſqu'il fut ſurpris par ſon pere, qui ayant ſu l'objet, le progrès & le réſultat de ſes recherches, demeura quelque tems muet, immobile, confondu d'admiration & d'attendriſſement; puis courut tout hors de lui-même raconter ce qu'il venoit de voir à M. le Pailleur, ſon intime ami.

Je ne dois pas diſſimuler qu'on a élevé des nuages ſur ce trait de la vie de Paſcal. Les uns l'ont nié, comme fabuleux & impoſſible; les autres l'ont admis, ſans y trouver d'ailleurs rien d'extraordinaire. Mais ſi on examine les choſes ſans prévention, on verra que le fait eſt trop atteſté pour qu'on puiſſe le révoquer en doute; & on conviendra, d'un autre côté, que ſi un tel effort d'eſprit n'eſt pas ſupérieur à la nature humaine, il eſt du moins fort au-deſſus de l'ordre commun.

Quoi qu'il en ſoit, on ne contraignit plus le goût du jeune Paſcal: il eut toute liberté d'étudier la Géométrie; on lui donna à lire, à l'âge de douze ans, les Elémens d'Euclide, qu'il entendit tout ſeul, & ſans avoir jamais beſoin de la moindre explication. Bientôt il fut en état de tenir un rang diſtingué dans les aſſemblées des Savans, & d'y apporter des ouvrages de ſa façon. Il n'avoit pas encore ſeize ans, qu'il compoſa ſur les Sections coniques un petit Traité, qui fut regardé alors comme un prodige de ſagacité.

Etienne Paſcal étoit le plus heureux des peres; il voyoit ſon fils marcher à pas de géant dans la carriere des Sciences qu'il

regardoit comme le plus noble exercice de l'eſprit humain : ſes filles ne lui donnoient pas moins de ſatisfaction ; à une figure agréable, elles joignoient une raiſon ſupérieure à leur âge ; & le monde où elles paroiſſoient depuis peu de tems, commençoit à les diſtiguer. Tout ce bonheur fut troublé par un de ces événemens que la prudence des hommes ne peut prévoir, ni empêcher.

Au mois de Décembre 1638, le Gouvernement, appauvri par une longue ſuite de guerres & de déprédations dans les finances, fit quelques retranchemens ſur les rentes de l'Hôtel-de-Ville de Paris. Cette maniere de libérer l'Etat eſt, comme on ſait, un des moyens les plus faciles qu'on puiſſe employer ; mais elle excita alors parmi les Rentiers des murmures un peu vifs, & même des aſſemblées que l'on traita de ſéditieuſes. Etienne Paſcal fut accuſé d'en être l'un des principaux moteurs. Cette imputation injuſte pouvoit avoir quelqu'ombre de vraiſemblance, parce qu'en arrivant à Paris, il avoit placé la plus grande partie de ſon bien ſur l'Hôtel-de-Ville. Auſſi-tôt un Miniſtre terrible, dont le deſpotiſme s'effarouchoit de la moindre réſiſtance, fit expédier un

ordre d'arrêter Etienne Paſcal, & de le mettre à la Baſtille ; mais averti à tems par un ami, il ſe tint d'abord caché, puis ſe rendit ſecrement en Auvergne.

Qu'on ſe repréſente la douleur de ſes enfans, & celle qu'il reſſentit lui-même d'être forcé à les abandonner dans l'âge où ils avoient le plus beſoin de ſa vigilance paternelle ! Si les hommes puiſſans, qui, ſans examen, ſans preuves, ſe permettent de telles violences, conſervent un cœur encore acceſſible au remords, ils doivent être quelquefois bien malheureux.

L'ouvrage de la calomnie ne fut pas de longue durée ; & on peut remarquer ici l'enchaînement biſarre des choſes humaines. Le Cardinal de Richelieu ayant eu la fantaiſie de faire repréſenter devant lui, par de jeunes filles, l'*Amour tyrannique*, Tragi-Comédie de Scudéry, la Ducheſſe d'Aiguillon, chargée de la conduite du Spectacle, deſira que Jacqueline Paſcal, qui avoit alors environ treize ans, fût l'une des Actrices ; mais Gilberte, ſa ſœur aînée, & chef de la famille en l'abſence du pere, répondit fiérement : *M. le Cardinal ne nous donne pas aſſez de plaiſir, pour que nous penſions à*

lui en faire. La Ducheſſe inſiſta, & fit même entendre que le rappel d'Etienne Paſcal ſeroit peut-être le prix de la complaiſance qu'elle exigeoit. L'affaire eſt propoſée aux amis de la famille : on décide que Jacqueline acceptera le rôle qui lui étoit deſtiné. La piece fut repréſentée le 3 Avril 1639. Jacqueline mit dans ſon jeu une grace & une fineſſe qui enleverent tous les ſpectateurs, & principalement le Cardinal de Richelieu. Elle fut adroite à profiter de ce moment d'enthouſiaſme. Le ſpectacle fini, elle s'approche du Cardinal, & lui récite un petit placet en vers (1), pour demander le retour de ſon pere. Le Cardinal la prenant dans ſes bras, *l'embraſſant & la baiſant à tous momens, pendant qu'elle diſoit ſes vers*, comme elle-

(1) Voici ce Placet :

Ne vous étonnez pas, incomparable ARMAND,
Si j'ai mal contenté vos yeux & vos oreilles :
Mon eſprit agité de frayeurs ſans pareilles,
Interdit à mon corps, & voix, & mouvement :
Mais pour me rendre ici capable de vous plaire,
Rappellez de l'exil mon miſérable pere :
C'eſt le bien que j'attends d'une inſigne bonté ;
Sauvez cet innocent d'un péril manifeſte :
Ainſi vous me rendrez l'entiere liberté
De l'eſprit & du corps, de la voix & du geſte.

même le raconte dans une lettre écrite le lendemain à ſon pere : *oui, mon enfant,* répond-il, *je vous accorde ce que vous demandez ; écrivez à votre pere qu'il revienne en toute ſûreté.* Alors la Ducheſſe d'Aiguillon prit la parole, & fit ainſi l'éloge d'Etienne Paſcal : *C'eſt un fort honnête homme ; il eſt très-ſavant, & c'eſt bien dommage qu'il demeure inutile. Voilà ſon fils,* ajouta-t-elle, en montrant Blaiſe Paſcal, *qui n'a que quinze ans, & qui eſt déja un grand Mathématicien!* Jacqueline, encouragée par un premier ſuccès, dit au Cardinal : *Monſeigneur, j'ai encore une grace à vous demander..... Eh quoi ma fille ? demande tout ce que tu voudras ; tu es trop aimable, on ne peut rien te refuſer..... Permettez que notre pere vienne lui-même remercier votre Eminence de ſes bontés..... Oui, je veux le voir, & qu'il m'amene ſa famille.*

Auſſi-tôt on mande à Étienne Paſcal de revenir en toute diligence : arrivé à Paris il vole, avec ſes trois enfans, à Ruel, chez le Cardinal, qui lui fait l'accueil le plus flatteur : *Je connois tout votre mérite,* lui dit Richelieu ; *je vous rends à vos enfans, & je vous les recommande ; j'en veux faire quelque choſe de grand.*

Deux ans après, c'eſt-à-dire, en 1641, Étienne Paſcal fut nommé à l'Intendance de Rouen, conjointement avec M. de Paris, Maître des Requêtes (1). Il remplit pendant ſept années conſécutives les importantes fonctions attachées à ſa place, avec une capacité & un déſintéreſſement qui furent également applaudis de la Province & de la Cour. Il avoit emmené toute ſa famille avec lui; & la même année 1641, il maria ſa fille Gilberte à M. Périer, qui s'étoit diſtingué dans une commiſſion que le Gouvernement lui avoit donnée en Normandie, & qui dans la ſuite acheta une charge de Conſeiller à la Cour des Aides de Clermont-Ferrand.

Blaiſe Paſcal, déja compté parmi les Géométres du premier ordre, eut un avantage peut-être unique, mais qu'il paya de ſa ſanté & même de ſa vie : celui de pouvoir ſe livrer ſans contrainte & ſans réſerve à ſon génie pour les Sciences. A peine âgé de dix-neuf ans, il inventa la fameuſe *Ma-*

(1) Etienne Paſcal étoit chargé de la perception des tailles, & M. de Paris, de l'entretien des Troupes qui ſe trouvoient alors en grand nombre en Normandie, à cauſe des troubles excités dans cette province.

chine

chine Arithmétique qui porte ſon nom. On ſait combien les opérations de l'Arithmétique ſont néceſſaires, non-ſeulement dans le commerce le plus ordinaire de la ſociété, mais encore dans toutes les applications qu'on peut faire des Mathématiques à la Phyſique & aux Arts, puiſqu'en derniere analyſe, les relations des quantités qui entrent dans un problême, doivent toujours être exprimées en nombres. Mais quand les méthodes pour exécuter les calculs numériques, ſont une fois trouvées, l'uſage monotone & prolixe de ces méthodes fatigue très-ſouvent l'attention, ſans attacher l'eſprit. Rien ne ſeroit donc plus utile qu'un moyen méchanique & expéditif de faire toutes ſortes de calculs ſur les nombres, ſans autre ſecours que celui des yeux & de la main. Tel eſt l'objet que Paſcal s'eſt propoſé par ſa Machine. Les pieces qui en forment le principe & l'eſſence, ſont pluſieurs rouleaux ou barillets, parallèles entre eux, & mobiles autour de leurs axes: ſur chacun d'eux on écrit deux ſuites de nombres depuis zéro juſqu'à neuf, leſquelles vont en ſens contraires, de ſorte que la ſomme de deux chiffres correſpondans forme tou-

jours neuf; enſuite on fait tourner, par un même mouvement, tous ces barillets de gauche à droite, & les chiffres dont on a beſoin, pour les différentes opérations de l'Arithmétique, paroiſſent à travers de petites fenêtres percées dans la face ſupérieure. La Machine eſt compoſée d'ailleurs de roues & de pignons qui s'engrenent enſemble, & qui font leurs révolutions par un méchaniſme à peu-près ſemblable à celui d'une montre ou d'une pendule. Il n'eſt pas poſſible d'en donner ici une explication plus détaillée (1). L'idée de cette Machine a paru ſi belle & ſi utile, qu'on a cherché pluſieurs fois à la perfectionner, & à la rendre plus commode dans la pratique. Leibnitz s'eſt occupé long-tems de ce problême; & il a trouvé effectivement une Machine plus ſimple que celle de Paſcal. Malheureuſement toutes ces Machines ſont coûteuſes, un peu embarraſſantes par le volume, & ſujettes à ſe déranger. Ces inconvéniens ſont plus que compenſer leurs avantages.

(1) Voyez-en la deſcription par M. Diderot, dans l'Encyclopédie, ou dans le Tome IV du Recueil des Œuvres de Paſcal.

Auſſi les Mathématiciens préférent-ils généralement les tables des logarithmes, qui changent les opérations les plus compliquées de l'Arithmétique en de ſimples additions ou ſouſtractions, auxquelles il ſuffit d'apporter une légere attention, pour éviter les erreurs de calcul. Mais la découverte de Paſcal n'en eſt pas moins ingénieuſe en elle-même. Elle lui coûta de grands efforts de tête, tant pour l'invention, que pour faire concevoir la combinaiſon des rouages aux Ouvriers chargés de les exécuter. Ce travail opiniâtre & forcé affecta ſa conſtitution phyſique, déja foible & chancelante; & dès ce moment, ſa ſanté alla toujours en dépériſſant.

La Phyſique offrit bientôt après à ſa curioſité active & inquiete, l'un des plus grands phénomènes qui exiſtent dans la Nature: phénomene dont l'explication eſt principalement due à ſes expériences & à ſes réflexions. Les Fontainiers de Côme de Médicis, Grand-Duc de Florence, ayant remarqué que dans une pompe aſpirante, où le piſton jouoit à plus de trente-deux pieds au-deſſus du réſervoir, l'eau, après être arrivée à cette hauteur de trente-deux pieds, dans

le tuyau, refuſoit opiniâtrement de s'élever davantage, conſulterent Galilée ſur la cauſe de ce refus qui leur paroiſſoit fort bizarre. L'Antiquité avoit dit : l'eau monte dans les pompes & ſuit le piſton, parce que la Nature abhorre le vuide. Galilée, imbu de cette opinion reçue alors dans toutes les Écoles, répondit à la queſtion des Fontainiers, que l'eau s'élevoit en effet d'abord, parce que la Nature ne peut ſouffrir le vuide, mais que cette horreur avoit une ſphere limitée, & qu'au-delà de trente & deux pieds elle ceſſoit d'agir. On rit aujourd'hui de cette explication : mais quelle force n'a pas une erreur de vingt ſiecles, & comment ſe ſouſtraire tout d'un coup à ſa tyrannie ? Cependant Galilée ſentit quelque ſcrupule ſur la raiſon qu'il s'étoit hâté de donner aux Fontainiers : car, pour l'honneur de la Philoſophie, il avoit cru devoir leur faire promptement une réponſe bonne ou mauvaiſe. Il étoit alors avancé en âge, & ſes longs travaux l'avoient épuiſé ; il chargea Toricelli, ſon Diſciple, d'approfondir la queſtion, & de réparer, s'il en étoit beſoin, le ſcandale qu'il craignoit d'avoir cauſé aux Philoſophes, qui, comptant l'autorité pour rien,

cherchent à puiſer la vérité immédiatement au ſein de la Nature, comme lui-même l'avoit enſeigné par ſon exemple en pluſieurs autres occaſions.

Toricelli joignoit à de profondes connoiſſances en Géométrie, le génie de l'obſervation dans les matieres de Phyſique. Il ſoupçonna que la peſanteur de l'eau étoit un des élémens d'où dépendoit ſon élévation dans les pompes, & qu'un fluide plus peſant s'y tiendroit plus bas. Cette idée, qui nous paroît aujourd'hui ſi ſimple, & qui fut alors la véritable clef du problême, ne s'étoit encore préſentée à perſonne: & pourquoi en effet ceux qui admettoient l'horreur de la Nature pour le vuide, auroient-ils penſé que le poids du fluide put la borner ou détruire ſon action? Il ne s'agiſſoit plus que d'interroger l'expérience. Toricelli remplit de mercure un tuyau de verre, de trois pieds de longueur, fermé exactement en bas, & ouvert en haut; il appliqua le doigt ſur le bout ſupérieur, & renverſant le tube, il plongea ce bout dans une cuvette pleine de mercure; alors il retira le doigt, & après quelques oſcillations le mercure demeura ſuſpendu dans le tube à la hauteur

d'environ vingt & huit pouces au-deſſus de la cuvette. Cette expérience eſt, comme on voit, celle que nous offre continuellement le *Barometre*. Toricelli la varia de pluſieurs manieres ; & dans tous les cas le mercure ſe ſoutint à une hauteur qui étoit environ la quatorzieme partie de celle de l'eau dans les pompes. Or, ſous le même volume, le mercure peſe à peu-près quatorze fois plus que l'eau. D'où Toricelli inféra que l'eau dans les pompes, & le mercure dans le tube, devoient exercer des preſſions égales ſur une même baſe ; preſſions qui devoient être néceſſairement contrebalancées par une même force fixe & déterminée. Mais quelle eſt enfin cette force ? Toricelli inſtruit par Galilée que l'air eſt un fluide peſant, crut & publia en 1645, que la ſuſpenſion de l'eau ou du mercure, quand rien ne peſe ſur ſa ſurface intérieure, eſt produite par la preſſion que la peſanteur de l'air exerce ſur la ſurface du réſervoir ou de la cuvette. Il mourut peu de tems après, ſans emporter, ou du moins ſans laiſſer la certitude abſolue que ſon opinion étoit réellement le ſecret de la Nature.

Auſſi cette explication n'eut-elle d'abord

qu'un ſuccès médiocre parmi les Savans. Le ſyſtême de l'horreur du vuide étoit trop accrédité, pour céder ainſi ſans réſiſtance la place à une vérité qui, après tout, ne ſe préſentoit pas encore avec ce dégré d'évidence propre à frapper tous les yeux, & à réunir tous les ſuffrages. On crut expliquer les expériences des pompes & du tube de Toricelli, en ſuppoſant qu'il s'évaporoit de la colonne d'eau ou de mercure, une *matiere ſubtile*, *des eſprits aériens*, qui rétabliſſoient le plein dans la partie ſupérieure, & ne laiſſoient à l'horreur du vuide que l'activité ſuffiſante pour ſoutenir la colonne.

Paſcal, qui dans ce tems-là étoit à Rouen, ayant appris du P. Merſenne le détail des expériences dont je viens de parler, les répéta, en 1646, avec M. Petit, Intendant des Fortifications, & trouva de point en point les mêmes réſultats qui avoient été mandés d'Italie, ſans y remarquer d'ailleurs rien de nouveau. Il ne connoiſſoit pas encore alors l'explication de Toricelli. En réfléchiſſant ſimplement ſur les conſéquences immédiates des faits, il vit que la maxime admiſe par-tout, que la Nature ne ſouffre pas le vuide, n'avoit aucun fondement ſolide.

Néanmoins, avant que de la proſcrire entiérement, il crut devoir faire de nouvelles expériences, plus en grand, plus concluantes que celles d'Italie. Il y employa des tuyaux de verre qui avoient juſqu'à cinquante pieds de hauteur, afin de préſenter à l'eau un long eſpace à parcourir, de pouvoir incliner les tuyaux, & de faire prendre au fluide pluſieurs ſituations différentes. D'après ſes propres obſervations, il conclut que la partie ſupérieure des tuyaux ne contient point un air pareil à celui qui les environne en dehors, ni aucune portion d'eau ou de mercure, & qu'elle eſt entiérement vuide de toutes les matieres que nous connoiſſons & qui tombent ſous nos ſens; que tous les corps ont de la répugnance à ſe ſéparer l'un de l'autre, mais que cette répugnance, ou, ſi l'on aime mieux l'expreſſion ordinaire, l'horreur de la Nature pour le vuide, n'eſt pas plus forte pour un grand vuide que pour un petit; qu'elle a une meſure bornée & équivalente au poids d'une colonne d'eau d'environ trente-deux pieds de hauteur; que, paſſé cette limite, on formera au-deſſus de l'eau un vuide grand ou petit avec la même facilité, pourvu qu'aucun

obſtacle étranger ne s'y oppoſe, &c. On trouve ces premieres expériences & ces premieres vues de Paſcal ſur le ſujet en queſtion, dans un petit Livre qu'il publia en 1647, ſous ce titre : *Expériences nouvelles touchant le vuide, &c.*

Cet Ouvrage fut vivement attaqué par pluſieurs Auteurs, entr'autres par le P. Noël, Jéſuite, Recteur du College de Paris. Toute la mauvaiſe Phyſique du tems s'arma pour expliquer des expériences qui la gênoient, & qu'elle ne pouvoit nier. Paſcal détruiſit facilement les objections du P. Noël ; mais quoiqu'il approuvât déja l'explication de Toricelli, dont il eut connoiſſance peu de tems après avoir publié ſon Livre, il voyoit avec peine que toutes les expériences qu'on avoit faites, même les ſiennes, pouvoient encore prêter le flanc à la chicane Scholaſtique, & qu'aucune d'elles ne ruinoit directement le ſyſtême de l'horreur du vuide. Il fit donc de nouveaux efforts, & enfin il conçut l'idée d'une expérience qui devoit décider la queſtion, ſans équivoque, ſans reſtriction, & d'une maniere abſolument irrévocable ; il y fut conduit par ce raiſonnement :

Si la peſanteur de l'air eſt la cauſe qui ſoutient le mercure dans le tube de Toricelli, le mercure doit s'élever plus ou moins, ſelon que la colonne d'air qui preſſe la ſurface de la cuvette eſt plus ou moins haute, c'eſt-à-dire plus ou moins péſante : ſi au contraire, ſi la peſanteur de l'air ne fait ici aucune fonction, la hauteur de la colonne de mercure doit toujours être la même, quelle que ſoit la hauteur de la colonne d'air. Paſcal étoit perſuadé, contre le ſentiment des Savans de ce tems-là, qu'on trouveroit des différences dans les hauteurs de la colonne de mercure, en plaçant ſucceſſivement le tube à des hauteurs inégales par rapport à un même niveau. Mais pour que ces différences fuſſent ſenſibles & ne laiſſaſſent aucun prétexte d'en nier la réalité, il falloit pouvoir examiner l'état de la colonne dans des endroits élevés, les uns au-deſſus des autres, d'une quantité conſidérable. La Montagne du Puy-de-Domme, voiſine de Clermont, & haute d'environ cinq cents toiſes, en offroit le moyen. Paſcal communiqua, le 15 Novembre 1647, le projet de cette expérience à M. Périer, ſon beau-frere, qui étoit alors à Moulins ; & il le chargea

en même-tems de la faire, auſſitôt qu'il ſeroit arrivé à Clermont, où il devoit ſe rendre inceſſamment. Quelques circonſtances la retarderent; mais enfin elle fut exécutée le 19 Septembre 1648, avec toute l'exactitude poſſible; & les phénomènes que Paſcal avoit annoncés eurent lieu de point en point. A meſure qu'on s'élevoit ſur le côteau du Puy-de-Domme, le mercure baiſſoit dans le tube. Du pied au ſommet de la Montagne, la différence de niveau fut de trois pouces une ligne & demie. On vérifia encore ces obſervations, en retournant à l'endroit d'où l'on étoit parti. Lorſque Paſcal eut reçu le détail de ces faits intéreſſans, & qu'il eut remarqué qu'une différence de vingt toiſes d'élévation dans le terrein produiſoit environ deux lignes de différence d'élévation dans la colonne de mercure, il fit la même expérience à Paris, au bas & au haut de la tour de Saint-Jacques-la-Boucherie, qui eſt élevée d'environ vingt-quatre à vingt-cinq toiſes; il la fit encore dans une maiſon particuliere, haute d'environ dix toiſes: par-tout il trouva des réſultats qui ſe rapportoient exactement à ceux de M. Périer. Alors il ne reſta plus aucun prétexte d'attri-

buer la ſuſpenſion du mercure dans le tube à l'horreur du vuide ; car il auroit été abſurde de dire que la Nature abhorre plus le vuide dans les endroits bas que dans les endroits élevés. Auſſi tous ceux qui cherchoient la vérité de bonnefoi, reconnurent l'effet du poids de l'air, & applaudirent au moyen neuf & déciſif que Paſcal avoit imaginé pour rendre cet effet palpable.

On voit, dans l'hiſtoire de cette recherche, un exemple inſigne du progrès lent & ſucceſſif des connoiſſances humaines. Galilée prouve la peſanteur de l'air : Toricelli conjecture qu'elle produit la ſuſpenſion de l'eau dans les pompes, ou du mercure dans le tube ; & Paſcal convertit la conjecture en démonſtration.

Il n'y a point de triomphe pur. L'expérience du Puy-de-Domme eut dans le monde un éclat qui bleſſa quelques Savans, au lieu d'exciter leur reconnoiſſance. Les Jéſuites de Clermont-Ferrand firent ſoutenir des Thèſes dans leſquelles on accuſoit Paſcal de s'être attribué les travaux des Italiens : calomnie abſurde, qu'il confondit avec tout le mépris qu'elle méritoit. Il ſemble que la Société par ces attaques réitérées, provoquoit la

guerre ſanglante qu'il lui fit quelques années après, & dont les ſuites ont été ſi funeſtes pour elle.

Nous fourniſſons à regret un aliment à l'envie & à la malignité, qui ſe plaiſent à voir les grands Hommes s'attaquer & ſe dégrader les uns les autres; mais la fidélité de l'Hiſtoire ne nous permet pas de taire que Deſcartes voulut auſſi ravir à Paſcal la gloire de ſa découverte. Dans une Lettre (1) écrite à M. de Carcavi, en date du 11 Juin 1649, Deſcartes s'exprime ainſi : *Je me promets que vous n'aurez pas déſagréable que je vous prie de m'apprendre le ſuccès d'une expérience qu'on m'a dit que M. Paſcal avoit faite ou fait faire ſur les montagnes d'Auvergne, pour ſavoir ſi le vif-argent monte plus haut dans le tuyau étant au pied de la montagne, & de combien il monte plus haut qu'au-deſſus; j'aurois droit d'attendre cela de lui plutôt que de vous, parce que c'eſt moi qui l'ai aviſé, il y a deux ans, de faire cette expérience, & qui l'ai aſſuré que bien que je ne l'euſſe pas faite, je ne doutois point*

(1) Lettres de Deſcartes (*in*-12, 1725) Tome VI, pag. 179.

du ſuccès. Carcavi étoit étroitement lié d'amitié avec Paſcal, & il eut ſoin de lui communiquer cette réclamation ; mais Paſcal la mépriſa, ou n'y fit aucune réponſe ; car dans un précis hiſtorique des faits relatifs à la queſtion, adreſſé en 1651, à M. de Ribeyre, il s'attribue excluſivement l'expérience du Puy-de-Domme, ſans citer jamais Deſcartes ; il parle ainſi à ſon tour : *Il eſt véritable, Monſieur, & je vous le dis hardiment, que cette expérience eſt de mon invention, & partant je puis dire que la nouvelle connoiſſance qu'elle nous a découverte, eſt entiérement de moi.* On croit remarquer dans tout le cours de ce récit le caractere de l'impartialité & de la candeur. Paſcal y rend juſtice à Toricelli, de la maniere la plus marquée & la plus franche. Pourquoi ne ſe ſeroit-il pas conduit de même envers ſon compatriote, s'il lui avoit eu réellement quelque obligation ? Baillet, dans la vie de Deſcartes, accuſe Paſcal de plagiat & même d'ingratitude envers ſon héros, avec un ton de légéreté & de confiance qui révolte, lorſque l'on conſidere le peu d'intelligence qu'il montre de la matiere, les anachroniſmes & les autres fautes

où il eſt tombé. Le reſpect ſeul pour la vérité m'arrache cette réflexion : car je rends d'ailleurs hommage, comme je le dois, au génie éminent de Deſcartes, & je conviens qu'il a poſſédé à un très-haut dégré le don de l'invention. Si l'une de ſes lettres, qui porte la date de l'année 1631 (1), a été réellement écrite dans ce tems-là, on voit qu'il avoit alors, relativement à la peſanteur de l'air, à peu près les mêmes idées que Toricelli mit dans la ſuite au jour. Mais par malheur pour le Philoſophe François, la plupart de ſes idées en Phyſique n'étoient que des ſyſtêmes haſardés ſans preuves, & ſouvent contredits par la Nature. Auſſi la poſtérité ne s'eſt-elle guere informée des conjectures heureuſes ou malheureuſes qu'il peut avoir propoſées touchant la cauſe qui éleve la colonne de mercure ou d'eau dans le vuide ; & les expériences que Toricelli a faites le premier ſur ce ſujet, lui ont acquis une gloire ſolide, qu'on ne lui enlevera jamais. La vérité n'appartient pas à celui qui ne fait que la toucher en tâtonnant, mais

(1) Lettres de Deſcartes (même édition) Tom. VI, page 439.

à celui qui la ſaiſit & la démontre. Quant au point particulier qui concerne l'expérience du Puy-de-Domme, pour peu que l'on connoiſſe la marche de l'eſprit humain, on n'héſitera pas un moment à regarder Paſcal comme le véritable inventeur. En effet, ſes premieres expériences lui avoient démontré la fauſſeté de la maxime ordinaire, que la nature ne peut ſouffrir le vuide; il avoit reconnu, de plus, que la nature ſouffre avec la même facilité un grand vuide qu'un petit. Ces obſervations le diſpoſoient à regarder, comme également chimériques, & l'horreur de la nature pour le vuide, & la vertu qu'on prétendoit y attacher. Il trouvoit, au contraire, que le ſyſtême de la peſanteur de l'air expliquoit, ſans aucune difficulté, la ſuſpenſion de l'eau ou du mercure. Une nouvelle expérience qu'il fit, avant celle du Puy-de-Domme, le confirma dans ce ſentiment. Ayant aſſemblé par les deux bouts oppoſés, deux tubes de Toricelli, qui communiquoient enſemble au moyen d'une branche recourbée remplie de mercure, il trouva que l'air venant à entrer dans la branche recourbée, le mercure, ſuſpendu d'abord dans le tube inférieur, tombe

tombe dans la cuvette, & le mercure contenu dans la branche de jonction, s'éleve dans le tube ſupérieur qui n'a point de communication avec l'air du dehors. Ces effets étoient preſque une démonſtration à ſes yeux, que ce n'eſt pas l'horreur du vuide, mais la peſanteur de l'air, qui ſoutient la colonne de mercure dans le tube de Toricelli; d'un autre côté, il ſavoit que la ſurface ſupérieure d'un fluide étant toujours de niveau, l'athmoſphere doit former autour de la terre une couche ſphérique, plus ou moins épaiſſe, à raiſon des inégalités plus ou moins grandes qui ſe trouvent à la ſurface du globe terreſtre; enfin, d'après le principe découvert par Galilée, que les poids ſont proportionnels aux maſſes, il voyoit que la preſſion d'une colonne d'air doit être plus ou moins grande, ſelon que cette colonne, à baſe égale, eſt plus ou moins haute. Toutes ces notions, rapprochées les unes des autres, ne lui indiquoient-elles pas que le mercure dans le tube ſe tiendroit plus élevé au pied d'une haute montagne qu'au ſommet? Ne ſuffiſoient-elles pas, du moins, pour exciter dans ſon eſprit la penſée de faire cette expérience? Deſcartes

ſe préſente avec bien moins d'avantage. Malgré ce qu'il en dit à M. de Carcavi, l'explication des expériences de Toricelli, par la peſanteur de l'air, n'eſt point une ſuite de ſes principes; elle l'eſt ſi peu, que le P. Noël expliquoit les mêmes expériences, par la combinaiſon de l'horreur du vuide, avec l'action d'une matiere ſubtile, ſemblable à celle de Deſcartes, laquelle pénétroit les pores de verre, & rétabliſſoit le plein dans la partie ſupérieure du tube. Il eſt donc très-vraiſemblable que Deſcartes n'a donné, ou même n'a pu donner à Paſcal aucune vue nouvelle ſur cette matiere.

Qu'on me permette encore ici une réflexion. S'il s'agiſſoit de peſer, entre deux hommes très-inégaux, les prétentions réciproques à une même découverte importante, la probabilité, dans le ſilence des preuves réelles, feroit pencher la balance pour le plus habile d'ailleurs. Mais contre un homme tel que Paſcal, qui a réellement fait exécuter l'expérience du Puy-de-Domme, Deſcartes ne doit pas ſe contenter de dire froidement, un an après: J'en ai donné l'idée; il doit le prouver, & le ſimple témoignage qu'il rend lui-même dans ſa propre cauſe, ne peut être d'aucun poids.

La maniere dont Paſcal traita la queſtion de la peſanteur de l'air, mérite l'attention des Philoſophes. On voit qu'il marche à pas meſurés, s'appuyant toujours ſur l'expérience, & n'abandonnant jamais les opinions des Anciens, que lorſqu'il y eſt forcé par l'évidence même, & qu'il eſt sûr de pouvoir mettre à leur place des vérités inconteſtables. *Je n'eſtime pas*, dit-il, *qu'il nous ſoit permis de nous départir légérement des maximes que nous tenons de l'antiquité, ſi nous n'y ſommes obligés par des preuves indubitables & invincibles; mais en ce cas je tiens que ce ſeroit une extrême foibleſſe d'en faire le moindre ſcrupule.* On a oſé l'accuſer de trop de timidité & de lenteur : on voudroit que du premier pas il eût proſcrit le ſyſtême de l'horreur du vuide. Mais écartons pour un moment le ridicule qu'on a jetté ſur l'expreſſion : peſons la choſe en elle-même. Où eſt donc l'abſurdité palpable de ſuppoſer que lorſqu'un corps vient à être déplacé, il exiſte dans la nature une puiſſance, une vertu active qui tend à rétablir le plein? Les phénomenes ne nous forcent-ils pas d'admettre aujourd'hui, entre tous les corps qui compoſent l'univers, une attraction réciproque,

non moins incompréhenſible ? Qui peut affirmer cependant que la cauſe de cette attraction demeurera toujours cachée, & qu'un jour on ne la rapportera pas à quelque méchaniſme juſqu'ici abſolument inconnu? Or, ſi par ſimilitude d'hypotheſe, on admet dans la nature une tendance active au plein, pourquoi refuſeroit-on d'attribuer à cette tendance l'élévation de l'eau dans les pompes, ou celle du mercure dans le tube de Toricelli, lorſque la partie ſupérieure du tuyau eſt vuide d'air groſſier? La réſerve de Paſcal eſt donc celle d'un homme ſage qui ne veut, ni ſe tromper, ni s'expoſer à tromper les autres. Il fait voir par ſes premieres expériences, que la nature n'a pas d'horreur pour le vuide; mais d'après l'expérience du Puy-de-Domme, il prononce affirmativement que la ſuſpenſion de l'eau dans les pompes, ou celle du mercure dans le tube de Toricelli, eſt produite par le poids de l'air. Rien n'eſt plus lié & plus conſéquent. Telle a été quarante ans après la méthode de Newton : c'eſt ainſi que le Philoſophe Anglois a enrichi de nombreuſes découvertes toutes les parties de la Phyſique. Deſcartes a ſuivi une route très-différente.

Nous avons déja remarqué ſa paſſion pour les ſyſtêmes. Infidele lui-même aux excellens préceptes qu'il a donnés, dans ſa *Méthode*, pour chercher la vérité, il ſongeoit moins à interroger qu'à deviner la nature. Son ambition étoit de fonder une ſecte; & pour y parvenir promptement, il détruiſoit les opinions reçues, & propoſoit les ſiennes ſans examiner, avec trop de ſcrupule, ſi elles étoient conformes ou non aux phénomenes. Les erreurs où il eſt tombé ont égaré pluſieurs Savans; mais en le condamnant à cet égard, on eſt forcé d'avouer que ſon audace a été très-utile au progrès de la Philoſophie: car lorſqu'il parut, toutes les Ecoles, eſclaves d'Ariſtote, étoient plongées dans les ténébres du Péripatétiſme; & on ne pouvoit eſpérer d'y introduire la lumiere, qu'en renverſant d'abord les autels que la ſuperſtition & l'ignorance avoient élevés depuis deux mille ans au Philoſophe Grec. Si Deſcartes eût été plus modéré, les qualités occultes auroient réſiſté plus long-tems: & du moins ſon idée d'expliquer les effets phyſiques, par la matiere & le mouvement, eſt très-belle & très-vraie en général. Mais dans un tems où les eſprits ſe porteroient à la recherche

de la vérité, par la voie de l'obſervation & de l'expérience, il faudroit ſoigneuſement réprimer ou contenir l'eſprit de ſyſtême, parce qu'il ſubſtitue trop ſouvent les réponſes précipitées d'une imagination ardente à celles de la nature, qu'il devroit attendre.

Les recherches de Paſcal ſur la peſanteur de l'air, le conduiſirent inſenſiblement à l'examen des loix générales auxquelles l'équilibre des liqueurs eſt aſſujetti. Archimede avoit déterminé la perte de poids que font les corps ſolides plongés dans un fluide, & la poſition que ces corps doivent prendre relativement à leur maſſe & à leur figure; Stévin, Mathématicien Flamand, avoit remarqué que la preſſion d'un fluide ſur ſa baſe eſt comme le produit de cette baſe par la hauteur du fluide; enfin on ſavoit que les liqueurs preſſent en tous ſens les parois des vaſes où elles ſont contenues: mais il reſtoit encore à connoître exactement la meſure de cette preſſion, pour en déduire les conditions générales de l'équilibre des liqueurs.

Paſcal établit pour fondement de la théorie dont il s'agit, que ſi l'on fait à un vaſe plein de liqueur & fermé de tous côtés, deux

ouvertures différentes, & qu'on y applique deux piſtons pouſſés par des forces proportionnelles à ces ouvertures, la liqueur demeurera en équilibre. Il prouve ce Théorême de deux manieres non moins ingénieuſes que convaincantes. Dans la premiere démonſtration, il obſerve que la preſſion d'un piſton ſe communique à toute la liqueur, de maniere qu'il ne pourroit s'enfoncer, ſans que l'autre piſton ſe ſoulevât. Or, le volume du fluide demeurant le même, on voit que les eſpaces parcourus par les deux piſtons, ſeroient réciproquement proportionnels à leurs baſes, ou aux forces qui les pouſſent: d'où il réſulte, par les loix connues de la Méchanique, que les deux piſtons ſe contrebalancent mutuellement. La ſeconde démonſtration eſt appuyée ſur ce principe évident par lui-même, que jamais un corps ne peut ſe mouvoir par ſon poids, ſans que ſon centre de gravité deſcende. Ce principe poſé, l'Auteur fait voir facilement que ſi les deux piſtons, conſidérés comme un même poids, venoient à ſe mouvoir, le centre de gravité de leur ſyſtême demeureroit néanmoins immobile: d'où il conclut que les piſtons n'ont aucun mouvement, & que par

conſéquent le fluide eſt auſſi en repos. Les différens cas d'équilibre des liqueurs & les phénomenes qui en dépendent, ne ſont plus que des corollaires du Théorême que je viens d'indiquer: Paſcal entre à ce ſujet dans des détails fort curieux.

L'état permanent de l'athmoſpere s'explique par les mêmes moyens. Paſcal remarque ici de plus, que l'air eſt un fluide compreſſible & élaſtique. Cette vérité, déja connue depuis long-tems, avoit été confirmée, au Puy-de-Domme, par la voie de l'expérience. Un ballon à demi plein d'air, tranſporté du pied au ſommet de cette montagne, s'enfla peu à peu en montant, c'eſt-à-dire, à meſure que le poids de la colonne d'air dont il étoit chargé, diminuoit; puis ſe déſenfla, ou ſe réduiſit en un moindre volume, ſuivant l'ordre inverſe, en deſcendant, c'eſt-à-dire, à meſure qu'il étoit plus chargé.

On doit rapporter à peu-près au même tems les premieres obſervations qu'on ait faites ſur les changemens de hauteur auxquels la colonne mercurielle eſt ſujette en un même lieu, par les divers changemens de tems. C'eſt de-là que le tube de Toricelli & les

autres inſtruments deſtinés au même uſage, ont été appellés *Barometres*. M. Périer obſerva ces variations à Clermont, pendant les années 1649, 1650, & les trois premiers mois de l'année 1651. Il avoit engagé M. Chanut, Ambaſſadeur de France en Suede, à faire de ſemblables expériences à Stockholm. Deſcartes, qui ſe trouvoit dans la même ville ſur la fin de l'année 1649, prit part à ce travail; & c'eſt à cette occaſion qu'il indiqua l'idée d'un Barometre double, contenant du mercure & de l'eau, afin de rendre plus ſenſibles les variations du poids de l'air, en les meſurant par celles de la colonne d'eau. Paſcal ſe hâta d'avancer, d'après quelques obſervations informes, ou d'après une théorie vague & précaire, que l'air devient plus peſant à meſure qu'il eſt plus chargé de vapeurs: mais ſi cette propoſition étoit vraie, Paſcal ſe ſeroit trompé en attribuant la ſuſpenſion du mercure dans le tube de Toricelli, immédiatement à la peſanteur de l'air; car le plus ſouvent le mercure baiſſe dans les tems pluvieux. Quoi qu'il en ſoit, les premieres explications qu'on a données des variations du mercure dans le Barometre méritent d'autant

plus d'indulgence, qu'aujourd'hui même la cauſe de ces variations eſt encore aſſez peu connue, & qu'elles ſont ſujettes à pluſieurs irrégularités qui troublent quelquefois les conſéquences qu'on veut tirer de l'état du Barometre.

Il paroît que les deux Traités de Paſcal ſur l'*Equilibre des liqueurs* & ſur la *Peſanteur de la maſſe de l'air*, furent achevés en l'année 1653 ; mais ils n'ont été imprimés pour la premiere fois qu'en 1663, un an après la mort de l'Auteur.

A la théorie des fluides, Paſcal fit ſuccéder différens Traités ſur la Géométrie. Dans l'un, qui avoit pour titre : *Promotus Apollonius Gallus*, il étendoit la théorie des Sections coniques, & il en découvroit pluſieurs propriétés entiérement inconnues aux Anciens ; dans d'autres, intitulés : *Tactiones ſphericæ ; Tactiones conicæ ; Loci plani ac ſolidi ; Perſpectivæ methodus, &c.*, il s'étoit pareillement ouvert des routes nouvelles. Il y a apparence que tous ces Ouvrages ſont perdus ; du moins je n'ai pu parvenir à me les procurer : je n'en parle que ſur une indication générale que l'Auteur en donne lui-même, & ſur une Lettre

de M. Leibnitz à l'un des fils de M. Périer, en date du 30 Août 1676.

Les héritiers des Manuſcrits de Paſcal ſont très-blâmables de n'avoir pas publié ces recherches Géométriques en même-tems que les Traités ſur l'Équilibre des liqueurs, & la Peſanteur de l'air; car elles auroient alors contribué au progrès de la Géométrie, & nous connoîtrions le point précis où Paſcal les avoit portées. D'ailleurs, les productions d'un homme de génie, en ceſſant même d'être nouvelles par le fond des choſes, peuvent toujours être inſtructives par l'ordre des idées & des raiſonnemens. Mais n'exagérons pas des pertes, ou déjà réparées, ou aiſément réparables, quant à l'objet eſſentiel, c'eſt-à-dire quant aux connoiſſances qu'on pourroit eſpérer de puiſer dans ces Ouvrages. Conſidérons que ſi on les retrouvoit aujourd'hui, ils ne nous offriroient tout au plus que des vérités de détail, & non pas des ſecours pour avancer la ſcience. En effet, depuis le tems où ils furent écrits, les Mathématiques ſe ſont enrichies d'une foule de découvertes; les méthodes ſont devenues plus ſimples, plus faciles & plus fécondes. Les

grands Géometres de notre tems ne liſent pas Archimede, ni même Newton, pour y apprendre de nouveaux ſecrets de l'Art. Il y a dans ces recherches un progrès continuel de connoiſſances, qui, aux anciens Ouvrages, en fait ſuccéder d'autres plus profonds & plus complets. On étudie ces derniers, parce qu'ils repréſentent l'état actuel de la Science ; mais ils auront à leur tour la même deſtinée que ceux dont ils ont pris la place. Il n'en eſt pas ainſi dans les Arts qui dépendent de l'imagination. Une Tragédie telle que Zaïre ſera lue dans tous les tems avec le même plaiſir, tant que la Langue Françoiſe durera, parce qu'il ne reſte rien à découvrir, ni à peindre dans la jalouſie d'Oroſmane & la tendreſſe de Zaïre. Le Poëte & l'Orateur ont un autre avantage : leurs noms répétés ſans ceſſe par la multitude, parviennent très-promptement à la célébrité. Cependant la gloire des inventeurs dans les Sciences ſemble avoir un éclat plus fixe, plus impoſant. Les vérités qu'ils ont découvertes circulent de ſiecle en ſiecle, pour l'utilité de tous les hommes, ſans être aſſujetties à la viciſſitude des langues. Si leurs Ouvrages ceſſent de ſervir im-

médiatement à l'inſtruction de la poſtérité, ils ſubſiſtent comme des monumens deſtinés à marquer, pour ainſi dire, la borne de l'eſprit humain, à l'époque où ils ont paru.

Il reſte de Paſcal pluſieurs morceaux qui font connoître ſon génie pour les Sciences, & qui l'ont placé parmi les plus grands Mathématiciens. Je veux dire ſon Triangle Arithmétique, ſes recherches ſur les propriétés des Nombres, ſon Traité de la Roulette, &c. Nous parlerons de tous ces Ouvrages ſuivant l'ordre des tems où ils ont été écrits. Commençons par le Triangle Arithmétique, qui ſe préſente le premier.

Si on veut ſe faire quelque idée de ce fameux Triangle, qu'on ſe repréſente deux lignes perpendiculaires entre elles ; qu'on les diviſe en parties égales, & qu'on leur mene des parallèles qui partent de tous les points de diviſion. Il eſt évident qu'on formera, par cette conſtruction, deux eſpeces de bandes ou rangées, les unes horiſontales, les autres verticales ; que chaque rangée horiſontale ou verticale contiendra pluſieurs quarrés ou cellules ; que chaque cellule ſera commune à une rangée horiſontale & à une rangée verticale. Cela poſé, Paſcal écrit dans la premiere cellule qui eſt à l'an-

d'amener ſonnez avec deux dés ; l'autre, à déterminer le ſort de deux Joueurs après un certain nombre de coups, c'eſt-à-dire à fixer la proportion ſuivant laquelle ils doivent partager l'enjeu, ſuppoſé qu'ils conſentent à ſe ſéparer, ſans achever la partie. Paſcal eut bientôt réſolu ces deux queſtions. Il n'a pas donné l'analyſe de la premiere : on voit ſeulement par l'une de ſes Lettres à Fermat, que ſuivant le réſultat de ſon calcul il y auroit du déſavantage à entreprendre d'amener, en vingt-quatre coups, ſonnez avec deux dés ; ce qui eſt vrai en effet, comme il eſt également vrai qu'il y auroit de l'avantage à tenter la même choſe en vingt-cinq coups. Mais il nous a laiſſé, relativement à la ſeconde queſtion, un écrit pour déterminer en général les *partis* qu'on doit faire entre deux Joueurs qui jouent en pluſieurs parties ; & il a encore traité la même matiere dans ſes Lettres à Fermat. Le Chevalier de Meré qui avoit réſolu, avec le ſecours de la Logique naturelle, quelques cas particuliers & faciles de ces problêmes, incapable d'apprécier les recherches de Paſcal, mais enorgueilli d'y avoir donné occaſion, ſe crut en droit de les rabaiſſer ; & pouſſant

à

à l'excès la riſible liberté que la plûpart des gens du monde s'arrogent de tout juger, de tout improuver, ſans avoir rien approfondi, il oſa écrire à Paſcal que *les démonſtrations de la Géometrie ſont le plus ſouvent fauſſes ;* qu'elles empêchent *d'entrer dans des connoiſſances plus hautes qui ne trompent jamais ;* qu'elles font perdre dans le monde l'avantage *de remarquer à la mine & à l'air des perſonnes qu'on voit, quantité de choſes qui peuvent beaucoup ſervir*, &c. Si cette Lettre ridicule a quelque ſens, on entrevoit que l'Auteur regarde l'art de ſaiſir les foibleſſes des hommes & d'en profiter, comme la ſuprême Science ; opinion d'une ame avide & dépravée, que perſonne n'oſeroit énoncer ouvertement, mais qui a toujours été la croyance & la régle des intrigans & des ambitieux, parce qu'en effet, dans un Gouvernement corrompu, les richeſſes & les dignités ne ſont, pour l'ordinaire, que des uſurpations de l'adreſſe ſur le mérite & ſur la ſottiſe.

On ſent que le jugement du Chevalier de Meré ſur les découvertes de Paſcal ne pouvoit exciter que la pitié, & non pas l'indignation. Fermat, Roberval, & les au-

tres grands Géometres du tems, applaudirent à ces mêmes découvertes, & leur ſuffrage eut conſolé l'Auteur, s'il avoit eu beſoin de l'être. Il ne ſe borna pas à traiter la queſtion ſur les *partis*, pour deux Joueurs ſeulement : il étendit ſes recherches à un nombre quelconque de Joueurs. Roberval, frappé de la beauté de ces problêmes, eſſaia, mais en vain, de les réſoudre : Fermat y réuſſit, en faiſant uſage de la théorie des combinaiſons. Paſcal qui avoit employé une méthode différente, crut d'abord que celle des combinaiſons étoit défectueuſe pour le cas où il y auroit plus de deux Joueurs ; mais il revint bientôt de cette legere mépriſe, & il reconnut que la ſolution de Fermat, d'ailleurs conforme à la ſienne quant au réſultat, étoit auſſi exacte dans les principes, qu'élégante par la ſimplicité du calcul.

Toute la théorie du problême des *partis*, eſt fondée ſur deux principes fort ſimples. Le premier, que ſi l'un des Joueurs ſe trouve dans une poſition telle que dans tous les cas, de gain ou de perte, il lui appartienne une certaine ſomme ſur l'enjeu, il doit prendre cette ſomme entiere, & n'en faire

aucun partage avec l'autre Joueur. Le ſecond, que ſi l'enjeu doit appartenir tout entier à celui des deux Joueurs qui gagnera, enſorte qu'avant la partie, ils y aient l'un & l'autre un droit égal ; ils doivent prendre chacun la moitié de l'enjeu, en cas qu'ils veuillent ſe ſéparer ſans jouer. De ces deux principes combinés enſemble, réſultent toutes les régles qui ſont néceſſaires pour déterminer le ſort de pluſieurs Joueurs, ou pour calculer les probabilités de gain ou de perte, qui leur reſtent, au moment que la partie eſt interrompue. Il ne s'agit point ici d'examiner ſi, relativement à la fortune des Joueurs, ou par d'autres conſidérations, ſoit phyſiques, ſoit morales, ces régles ne doivent pas être modifiées dans la pratique. M. Daniel Bernoulli a diſcuté le premier objet (1) ; & M. d'Alembert a propoſé ſur le ſecond un grand nombre de réflexions, qui méritent toute l'attention des Géometres (2).

Le Traité du Triangle Arithmétique &

(1) Voyez les anciens Mémoires de l'Académie de Pétersbourg, années 1730 & 1731, Tom. V, pag. 175.

(2) Voyez ſes Mélanges de Littérature, Tome V, & ſes Opuſcules Mathématiques, Tom. II & V.

les autres qui y ſont relatifs, furent trouvés tout imprimés, quoique non publiés, parmi les papiers de Paſcal, après ſa mort, arrivée en 1662. Mais ils avoient été compoſés en l'année 1654, comme on le voit par les dates des Lettres de Paſcal & de Fermat.

Quelques Auteurs ont écrit que Huguens avoit donné en même-tems que Paſcal, & d'une maniere encore plus rigoureuſe, la théorie des Jeux de haſard. Mais la vérité eſt que l'Ouvrage de Huguens, *de Ratociniis in ludo qleæ*, ne parut qu'en 1657, & que ſa méthode n'eſt autre dans le fond que celle de Paſcal, déja répandue parmi les Géometres dès l'année 1654. Voici comment Huguens s'exprime lui-même dans ſa Préface, avec une candeur bien digne d'un ſi grand homme ! « Il faut qu'on ſache que » toutes ces queſtions ont déja été agitées » parmi les plus grands Géometres de la » France, afin qu'on ne m'attribue pas mal- » à-propos la gloire de la premiere inven- » tion (1) ». En effet, celui qui a trouvé le

(1) *Sciendum verò quòd jam pridem inter præſtantiſſimos totâ Galliâ Geometras calculus hic agitatus fuerit, ne quis indebitam mihi primæ inventionis gloriam hâc in re tribuat.*

tautochroniſme de la Cycloïde, la théorie des Développées, celle des forces Centrales, &c. n'a pas beſoin qu'on lui faſſe des préſens.

Ce fut encore à peu-près dans ce tems-là que Paſcal fit la découverte de deux Machines très-ſimples & très-uſuelles : l'une eſt cette eſpece de Chaiſe roulante, traînée à bras d'homme, que l'on appelle vulgairement *Brouette* ou *Vinaigrette* (1) ; l'autre eſt cette Charrette à longs brancards, connue ſous le nom de *Haquet* (2).

(1) La ſuſpenſion de la brouette eſt ingénieuſe, relativement à ſon objet. Deux reſſorts de fer attachés ſolidement chacun par l'une de leurs extrêmités au bas de la partie antérieure de la caiſſe, portent à l'autre extrêmité qui eſt libre, & qui va en ſe relevant, deux eſpeces d'étriers ; ces étriers ſoutiennent deux plateaux qui ſont enfilés par l'eſſieu, & qui ont la liberté de monter ou de deſcendre le long de deux couliſſes verticales ; ce qui empêche ou diminue les ſecouſſes que produiroient les inégalités du terrein.

(2) Le haquet ſert, comme on ſait, à tranſporter des ballots peſans, des tonneaux pleins de liqueur, &c. Les deux brancards forment baſcule & deviennent des plans inclinés, quand on veut faire monter ou deſcendre les fardeaux : un moulinet placé à l'avant du haquet, reçoit un cable qui ſoutient le poids aſcendant ou deſcendant. Il y a d'autres eſpeces de haquets : celle-là

Tous ces Ouvrages ruinoient inſenſiblement la ſanté de Paſcal. La foibleſſe de ſon corps ne pouvoit ſuffire à l'activité de ſon eſprit. Dès la fin de l'année 1647, il avoit été attaqué, pendant trois mois, d'une paralyſie, qui lui ôtoit preſque entiérement l'uſage de ſes jambes. Quelque tems après il vint demeurer à Paris avec ſon pere & ſa ſœur Jacqueline. Tant qu'il fut environné de ſa famille, il mettoit quelque relâche à ſes études; on l'obligeoit à prendre de la diſſipation; on lui fit faire quelques voyages en Auvergne & en d'autres provinces. Mais il eut le malheur de perdre ſon pere en 1651; & ſa ſœur Jacqueline, occupée depuis long-tems du deſir de ſe conſacrer toute entiere à Dieu, embraſſa l'état de Religieuſe à Port-Royal-des-Champs en 1653. Il étoit d'ailleurs éloigné de M. & Madame Périer, que la charge de M. Périer retenoit à Clermont. Ainſi reſté ſeul de ſa famille à Paris, ſans avoir perſonne qui pût le contenir, il ſe livra à des excès de travail qui l'auroient conduit en peu de tems au tombeau, s'il

---

eſt la principale; elle contient, comme on voit, une combinaiſon heureuſe du tour & du plan incliné.

ne ſe fût enfin arrêté. La défaillance de la nature, plus puiſſante que les conſeils des Médecins, le força de s'interdire abſolument toute étude, toute contention d'eſprit. Aux méditations du cabinet, il ſubſtitua la promenade, & d'autres ſemblables exercices, modérés & ſalutaires. Il vit le monde; & quoiqu'il y portât quelquefois une humeur un peu mélancolique, il y plaiſoit par une raiſon ſupérieure, toujours accommodée à la portée de ceux qui l'écoutoient. Cette eſpece d'empire s'établit avec plus de lenteur que celui des agrémens; mais il eſt plus reſpecté & plus durable. Paſcal prit à ſon tour du goût pour la ſociété; il ſongea même à s'y attacher par les liens du mariage: eſpérant que les ſoins d'une compagne aimable & ſenſible adouciroient ſes ſouffrances, augmentées encore par l'ennui de la ſolitude; mais un événement imprévu changea tous ſes projets.

Un jour du mois d'Octobre 1654, étant allé ſe promener, ſuivant ſa coutume, au Pont de Neuilli, dans un carroſſe à quatre chevaux, les deux premiers prirent le mors aux dents vis-à-vis un endroit où il n'y avoit point de parapet, & ſe précipiterent dans

la Seine. Heureuſement la premiere ſecouſſe de leur poids rompit les traits qui les attachoient au train de derriere, & le carroſſe demeura ſur le bord du précipice; mais on ſe repréſente ſans peine la commotion que dut recevoir la machine frêle & languiſſante de Paſcal. Il eut beaucoup de peine à revenir d'un long évanouiſſement; ſon cerveau fut tellement ébranlé, que dans la ſuite, au milieu de ſes inſomnies & de ſes exténuations, il croyoit voir de tems en tems, à côté de ſon lit, un précipice prêt à l'engloutir. On attribue à la même cauſe une eſpece de viſion ou d'extaſe qu'il eut peu de tems après, & dont il conſerva la mémoire, le reſte de ſa vie, dans un papier qu'il portoit toujours ſur lui entre l'étoffe & la doublure de ſon habit.

Son pere lui avoit inſpiré dès l'enfance l'amour & la croyance intime de la Religion. Ces ſentimens, gravés au fond de ſon cœur, mais un peu aſſoupis par l'étude des Sciences, ſe réveillerent en ce moment, & reprirent toute leur force. Il regarda l'événement dont nous venons de parler, comme un avis que le Ciel lui donnoit de rompre tous les engagemens humains, & de ne

vivre à l'avenir que pour Dieu. Sa ſœur Jacqueline l'avoit déja préparé, par ſon exemple & par ſes diſcours, à ce pieux deſſein. Il renonça donc entiérement au monde, & ne conſerva de liaiſon qu'avec quelques amis remplis des mêmes principes. La vie réglée qu'il menoit dans ſa retraite, apporta quelques adouciſſemens à ſes maux: elle lui procura même d'aſſez longs intervalles de ſanté; & c'eſt alors qu'il compoſa pluſieurs Ouvrages d'un genre bien oppoſé aux Mathématiques & à la Phyſique: nouveaux prodiges de ſon génie, & de la facilité incroyable avec laquelle il ſaiſiſſoit tous les objets qu'on lui préſentoit.

L'Abbaye de Port-Royal, après un long état de langueur & de relâchement, s'étoit élevée en peu de tems à la plus haute réputation de vertu & de régularité, ſous le gouvernement de la mere Angélique Arnaud. Cette fille célébre, ſoigneuſe d'augmenter la gloire de ſon petit empire, par tous les moyens que pouvoit avouer la Religion, avoit attiré dans une maiſon particuliere, attenante au Monaſtere des Champs, pluſieurs hommes éminens en ſavoir & en piété, qui, dégoûtés du monde, venoient

chercher au déſert le recueillement & la tranquillité chrétienne : tels étoient ſes deux freres, Arnaud d'Andilli & Antoine Arnaud, ſes deux neveux, le Maître, & Saci le Traducteur de la Bible, Nicole, Lancelot, Hermant, &c. La principale occupation de ces illuſtres Solitaires étoit d'inſtruire la jeuneſſe : c'eſt dans leur Ecole que Racine puiſa la connoiſſance des Langues Grecque & Latine, le goût de la ſaine Antiquité, & les principes de ce ſtyle harmonieux & enchanteur qui le caractériſe, & qui lui a donné la premiere place ſur le Parnaſſe François. Paſcal deſira de les connoître, & bientôt il fut admis à leur familiarité la plus intime. Sans prendre parmi eux d'établiſſement fixe, il leur faiſoit, par intervalles, des viſites de trois ou quatre mois. Il trouvoit dans leurs entretiens, tout ce qui pouvoit l'intéreſſer : ſolidité, éloquence, dévotion ſincere & éclairée. De leur côté, ils ne tarderent pas à reconnoître la ſupériorité de ſon génie. Rien ne lui paroiſſoit étranger : la variété de ſon ſavoir, & l'eſprit d'invention qui dominoit en lui, le mettoient à portée de s'exprimer avec intelligence, & même de répandre des idées neuves ſur toutes les ma-

tieres que l'on agitoit. Il s'acquit l'admiration & l'amour de tous les Solitaires. Saci en particulier avoit pour lui une eſtime remarquable dans ſon genre. Ce Savant laborieux, qui paſſoit ſa vie à étudier l'Ecriture-Sainte & les Ouvrages des Peres, s'étoit pris d'une paſſion violente pour ſaint Auguſtin : il y trouvoit, par réminiſcence, tout ce qu'il entendoit dire d'extraordinaire. Dans cette pieuſe illuſion, auſſi-tôt que Paſcal laiſſoit échapper quelques-uns de ces traits ſublimes qui lui étoient familiers, Saci ſe rappelloit d'avoir lu la même choſe dans ſon Auteur favori ; mais il ne faiſoit qu'en admirer davantage Paſcal, & il ne pouvoit comprendre comment un jeune homme, ſans avoir jamais lu les Peres, ſe rencontroit néanmoins toujours, par la ſeule pénétration de ſon eſprit, avec le plus célébre Docteur de l'Egliſe. On ne ſe doutoit pas encore que ce jeune homme dut être bientôt le défenſeur & le plus ferme appui de Port-Royal. Je demande la permiſſion d'entrer, à ce ſujet, dans un certain détail, & de reprendre les choſes d'un peu haut. Ce n'eſt pas comme Théologien que Paſcal eſt le plus grand aux yeux de la poſtérité ; mais c'eſt par-là qu'il a eu peut-

être le plus de réputation dans ſon tems; & le tableau ſuccinct des opinions qu'il a combattues ou embraſſées, offre un point de vue qui peut fournir la matiere de pluſieurs réflexions philoſophiques.

Tout le monde connoît la fameuſe querelle du Moliniſme & du Janſéniſme, qui a ſi long-tems agité l'Egliſe de France, troublé l'Etat, & fait le malheur d'une foule d'hommes reſpectables dans les deux partis. Il s'agiſſoit d'expliquer l'action de la grace ſur notre volonté, & de concilier la prédeſtination avec le libre arbitre : grands problêmes, qui, ſous des noms divers, ont été, dans tous les tems, le tourment & l'écueil de la curioſité humaine.

Nous avons la conviction intérieure que nous ſommes libres : c'eſt d'après cette conviction que l'homme oſe apprécier ſes actions & celles des autres, qu'il approuve ou qu'il blâme, qu'il jouit du témoignage d'une conſcience pure, ou qu'il eſt déchiré par ſes remords : c'eſt d'après elle, qu'il voit d'un œil bien différent le traître qui l'aſſaſſine & la pierre qui le bleſſe par ſa chûte. Mais comment l'homme eſt-il libre? Comment cette liberté ſe concilie-t-elle avec

l'influence des motifs ſur la volonté, avec l'action univerſelle & continue de la cauſe premiere & toute-puiſſante dont chaque choſe tient l'être & la maniere d'être, avec la connoiſſance certaine qu'a la Divinité, non-ſeulement du paſſé & du préſent, mais encore de l'avenir? L'examen de ces queſtions occupa & bientôt diviſa les premiers Philoſophes Grecs. Les uns ſe déclarerent pour la liberté abſolue de l'homme; les autres ne virent en lui qu'un inſtrument paſſif, ſans ceſſe entraîné par la force irréſiſtible d'une puiſſance aveugle, appellée *deſtin*, qui, ſelon eux, gouvernoit l'Univers. Ces deux ſyſtêmes eurent à peu-près un nombre égal de partiſans. Et dès-lors on put obſerver que les défenſeurs du dogme de la fatalité faiſoient profeſſion de la morale la plus rigide dans la ſpéculation & dans la pratique: comme ſi à force de vertus, & en portant l'auſtérité juſqu'à l'excès, ils avoient voulu expier envers la ſociété les conſéquences deſtructives de toute morale qu'on imputoit à leur doctrine métaphyſique!

Les hommes, même en ſoumettant leur raiſon à des dogmes qu'ils reſpectoient, comme enſeignés immédiatement par la

Divinité, n'ont pu renoncer à cette curioſité ardente & indiſcrette qui les pouſſe à raiſonner ſur tout, & à vouloir tout expliquer. La même diverſité d'opinions qui avoit régné entre les Philoſophes de l'Antiquité, a partagé les Ecoles des Théologiens, & a formé, dans toutes les Religions, des Sectes rivales. Parmi les Mahométans, les queſtions de la prédeſtination & du libre arbitre ſont un des principaux points qui diviſent les Sectateurs d'Omar & ceux d'Ali. C'étoit chez les Juifs un des objets de diſpute entre les Phariſiens & les Sadducéens. Dans le Chriſtianiſme, la Foi enſeignant d'un côté que l'homme eſt libre, qu'il a le pouvoir de mériter & de démériter; de l'autre, que la ſanctification eſt un don de Dieu, que les hommes ne peuvent rien ſans ſon ſecours, que la vocation à la Foi & au ſalut eſt abſolument gratuite: l'oppoſition apparente entre ces vérités a redoublé encore l'épaiſſeur du voile qui couvre cet abyme.

Cependant les premiers Chrétiens, occupés à la pratique des vertus, adoroient en paix des Myſteres qu'ils ne pouvoient pénétrer. Les diſſentions ne s'éleverent que lorſ-

que cette ferveur venant à diminuer, l'attention commença à ſe fixer ſur les parties ſpéculatives de la Religion. C'eſt alors que dans l'embarras d'accorder le libre arbitre avec l'action de la grace, on vit les eſprits ſe partager, adopter & exagérer les vérités qui étoient les plus analogues à leur caractere, à leur maniere de voir & de ſentir, & ſurtout celles qui paroiſſoient ſe prêter le plus aux explications ſyſtématiques qu'ils ſe permettoient d'imaginer. De-là tous ces écarts qui, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, ont altéré la pureté du dogme, & qui, ſe reproduiſant ſous différentes formes dans la ſuite des ſiecles, ont été tour-à-tour frappés des anathêmes de l'Egliſe.

Saint Auguſtin, par le zele & les lumieres qu'il déploya dans ſa diſpute contre Pélage, partiſan outré de la liberté, mérita d'être appellé par excellence le Docteur de la Grace. Avant cette diſpute, il avoit combattu les erreurs des Manichéens, contraires au libre arbitre. Par cette circonſtance-là même, les Théologiens des Écoles oppoſées ont pu puiſer des armes dans ſes Ouvrages ; mais comme la controverſe qu'il ſoutint contre les Pélagiens, fut plus

longue & plus animée, le parti dont les opinions s'éloignoient le plus des erreurs pélagiennes, a trouvé plus de facilité à s'appuyer de ſon autorité, & s'eſt toujours particuliérement fait gloire de marcher ſous ſa banniere.

Les ténebres & l'ignorance qui ſuivirent la condamnation des Pélagiens, & les guerres où les Chrétiens furent occupés, ſemblerent amortir la curioſité ſur ces queſtions. On en diſputa cependant encore dans les Couvens des Moines, & depuis dans les Univerſités, lorſque les études ſcholaſtiques ſe ranimerent. L'Ecole de Saint Thomas d'Aquin, qui adopta ce que la doctrine de Saint Auguſtin avoit de plus rigide, parut y ajouter quelque choſe de plus rigide encore, en voulant l'expliquer par le ſyſtême de la Prémotion phyſique: ſyſtême ſuivant lequel Dieu lui-même imprimeroit à la volonté le mouvement qui la détermine. Les Franciſcains & d'autres Théologiens, s'éleverent fortement contre cette doctrine. On accuſoit les Thomiſtes d'introduire le fataliſme, de rendre Dieu auteur du péché, de le repréſenter comme un tyran qui, après avoir défendu le crime à l'homme, le

le néceſſite à devenir coupable, & le punit de l'avoir été. Les Thomiſtes à leur tour reprochoient à leurs Adverſaires de tranſporter à la créature une puiſſance qui n'appartient qu'à Dieu, & de renouveller les erreurs de Pélage, en anéantiſſant le pouvoir de la grace & en faiſant l'homme auteur de ſon ſalut.

Malgré l'aigreur de ces imputations réciproques & l'animoſité qu'elles devoient inſpirer, un concours heureux de circonſtances en modéra les effets. Les deux opinions oppoſées avoient partagé les Univerſités, & chaque parti avoit à ſa tête deux Ordres rivaux : tous deux puiſſans : tous deux recommandables par une égale réputation de ſcience & de piété : tous deux également chers au Siege de Rome, par le zele infatigable avec lequel ils travailloient à étendre ſon autorité. Les Papes avoient un trop grand intérêt à conſerver ces deux appuis de leur puiſſance, pour faire pencher la balance en faveur de l'un ou de l'autre. Le peuple ne prit aucune part à ces diſputes qu'il n'entendoit pas ; la Foi n'y étoit point intéreſſée ; Rome gardoit le ſilence ; & jamais une

question sur laquelle l'autorité a laissé librement soutenir le pour & le contre, n'a occasionné & n'occasionnera de troubles.

Luther & Calvin parurent : ces deux nouveaux réformateurs, ardents à chercher des contrariétés entre la croyance de l'Eglise Catholique & la doctrine des premiers siecles du Christianisme, prétendirent embrasser, mais outre-passerent beaucoup, les principes que Saint-Augustin avoit développés contre les Pélagiens. Il est vrai que les Luthériens ne furent pas long-tems sans revenir à des principes plus doux ; & que même parmi les Calvinistes, Arminius & ses Sectateurs abandonnerent tout-à-fait la doctrine de Calvin, pour prendre celle de Pélage. Mais lors de l'établissement du Protestantisme, le système de la prédestination la plus rigide, étoit un des points que les Novateurs prêchoient avec le plus d'enthousiasme ; & que les Théologiens Catholiques s'attacherent le plus à réfuter.

Les Jésuites, dont la Société avoit pris naissance dans ces tems d'orage & de dissentions, se livrerent à la controverse avec toute l'activité que pouvoit inspirer l'am-

bition d'acquérir la prépondérance dans l'Egliſe. Une métaphyſique ingénieuſe & ſéduiſante leur attira des Éleves & des Sectateurs. Fiers de leurs ſuccès, ils ne ſe bornerent pas à combattre Luther & Calvin: ils voulurent élever une nouvelle Ecole contre celle de Saint Thomas. Le ſyſtême du Jéſuite Eſpagnol Molina, ſur l'accord de la Grace & du libre arbitre, balança la prémotion phyſique. Dans ce ſyſtême, Dieu voit d'abord, par une préviſion de ſimple intelligence, toutes les choſes poſſibles; il voit par une autre préviſion que Molina appelle la *ſcience moyenne*, ou la ſcience des *futurs conditionnels*, non-ſeulement ce qui arrivera en conſéquence de telle ou telle condition, mais encore ce qui ſeroit arrivé (& qui n'arrivera pas), ſi telle ou telle condition avoit eu lieu; tous les hommes ſont continuellement munis de graces ſuffiſantes pour opérer leur ſalut, graces qui deviennent efficaces ou qui demeurent ſans effet, ſelon le libre uſage qu'ils en font; lorſque Dieu veut convertir ou ſauver un pécheur, il lui accorde les graces auxquelles il prévoit, par la ſcience moyenne, que le pécheur conſentira, &

qui le feront perſévérer dans le bien. On voit par ce précis que Molina cherchant à ſauver la liberté humaine lui donne une étendue trop illimitée, trop indépendante du Créateur. Il n'a même fait que ſubſtituer à la premiere difficulté une difficulté ſemblable, & peut-être plus grande : car ſuivant ſes principes, la preſcience d'un événement conditionnel qui ne doit pas arriver, eſt fondée ſur une connexion entre cet événement & la condition dont il dépendoit ; connexion abſolument incompréhenſible, & cependant néceſſaire par elle-même, puiſque la condition n'ayant point été & ne devant point être réaliſée, il n'a exiſté, ni n'exiſtera aucun exercice de la liberté, aucune détermination qui puiſſe en être l'effet. Suarez fit quelques corrections au ſyſtême de Molina, & crut pouvoir expliquer, par le concours ſimultané de Dieu & de l'homme, comment la grace opere infailliblement ſon effet, ſans que l'homme en ſoit moins libre d'y céder ou d'y réſiſter ; mais cette aſſociation de la Divinité aux actes de notre volonté foible & changeante, eſt encore un myſtere non moins impénétrable que tous

les autres points de la diſpute. Malgré les objections qui démontroient l'incertitude ou même la fauſſeté de leur doctrine, les Jéſuites la produiſoient par-tout avec confiance, comme le véritable dénouement des difficultés que les SS. Peres avoient trouvées à concilier la liberté des actions humaines avec la preſcience divine. Cette orgueilleuſe prétention bleſſa les anciennes Ecoles. On fut indigné de la ſupériorité que ces nouveaux Docteurs vouloient s'attribuer pour avoir introduit dans la Théologie quelques ſubtilités métaphyſiques, qui dans le fond n'éclairciſſoient rien, & qui même ſe contrediſoient réciproquement. Les combats qu'ils eurent à ſoutenir en particulier contre les Dominicains s'animerent au point que le Saint Siege crut devoir s'en occuper : les Théologiens des deux Ordres débattirent leurs opinions devant ces aſſemblées ſi connues ſous le nom de Congrégations *de Auxiliis*. Rome eut encore cette fois la ſageſſe de ne rien prononcer ; mais l'éclat de ces Thèſes ſolemnelles ne fit qu'augmenter l'acharnement des deux partis.

Pendant que ces funeſtes diviſions trou-

bloient l'Egliſe, Corneille Janſen, Evêque d'Ypres, ſi connu ſous le nom de *Janſénius*, homme reſpecté pour ſa ſcience & pour ſes mœurs, & fort éloigné de prévoir qu'un jour ſon nom deviendroit un ſignal de diſcorde & de haine, s'occupoit, dans le ſilence du cabinet, à méditer & à rédiger en corps de ſyſtême les principes qu'il avoit cru reconnoître dans les Livres du Docteur de la Grace. Il écrivit ſon Ouvrage en latin, ſous le titre d'*Auguſtinus*, & le ſoumit au jugement de l'Egliſe. A peine venoit-il de l'achever, lorſqu'il mourut (en 1638) de la peſte dont il fut atteint en examinant des papiers qui avoient appartenu à quelques-uns de ſes diocéſains enlevés par ce fléau.

L'*Auguſtinus* vit le jour, pour la premiere fois, en 1640 : c'étoit un énorme *in-folio*, écrit ſans ordre & ſans méthode, non moins obſcur par le ſtyle & par une diffuſion accablante, que par le fonds même des matieres. Quelle ſenſation, quel mal pouvoit-il produire, ſi on l'eût abandonné à ſa deſtinée naturelle? Il dût tout ſon malheureux éclat aux hommes célébres qui le mirent en évidence, & à l'animoſité implacable de leurs ennemis.

L'Abbé de Saint-Cyran (1), ami de Janſenius, imbu de la même doctrine, abhorrant les Jéſuites & leur ſcience moyenne, vantoit l'*Auguſtinus*, même avant qu'il ne fut achevé, comme le dépôt des ſecrets de la prédeſtination; & il en répandoit les principes dans les Lettres ſpirituelles qu'il écrivoit de tous côtés. Bientôt après, les Solitaires de Port-Royal firent profeſſion publique des mêmes ſentimens. Alors Janſenius devint l'oracle des Ecoles les plus renommées : c'étoit un homme, ſuſcité de Dieu, diſoient-elles, pour ſervir d'interprète à Saint Auguſtin. Les Jéſuites, irrités de l'abandon où ils voyoient tomber leur Théologie, & jaloux des Savans de Port-Royal qui les effaçoient dans tous les genres de Littérature, ſe ſoulevérent avec emportement contre l'Ouvrage de Janſenius. La matiere prêtoit aux équivoques; en preſſant les paroles de l'Auteur, ils parviennent à former cinq Propoſitions qui préſentoient un ſens évidemment faux & erroné; ils les dénoncent au Saint-Siege,

(1) Jean Duverger de Hauranne, né en 1581, mort en 1643.

& ſollicitent à grands cris la condamnation de l'*Auguſtinus*. Innocent X cenſura, le 31 Mai 1653, les cinq Propoſitions, ſans décider d'ailleurs d'une maniere préciſe ſi elles étoient exactement contenues dans le Livre inculpé. Le Clergé de France, dans ſon aſſemblée de 1655, demanda un nouveau Jugement au Pape, en lui peignant les Janſéniſtes comme des ſujets rébelles & hérétiques. Alexandre VII rendit, le 16 Octobre 1656, une Bulle qui condamnoit encore les cinq Propoſitions, mais avec la clauſe expreſſe qu'elles étoient fidélement extraites de Janſenius, & hérétiques dans le ſens qu'il leur attribuoit. Cette Bulle ſervit de baſe à un Formulaire que le Clergé dreſſa en 1657, & dont la Cour entreprit d'exiger rigoureuſement la ſignature, quatre ans après. Alexandre VII donna en 1665, une ſeconde Bulle, avec un Formulaire, ſur le même ſujet.

Il eſt vraiſemblable que les Jéſuites auroient ſuccombé dans leur pourſuite contre les Diſciples de Janſenius, ſi des hommes tout-puiſſants dans l'Europe, n'euſſent eu intérêt de ſe joindre à eux. Le Cardinal de Richelieu, qui haïſſoit perſonnellement l'Abbé de Saint-Cyran, avoit d'abord

tenté de faire condamner ſes Écrits par le Saint Siege ; mais il mit peu de ſuite & peu de chaleur dans cette négociation : il n'étoit pas homme à eſſuyer les lenteurs ordinaires à la Cour de Rome, pour un objet auſſi frivole à ſes yeux que la cenſure de quatre ou cinq Propoſitions ſyſtêmatiques, haſardées par un Théologien ſans appui ; il trouva plus ſimple & plus commode de faire enfermer l'Abbé de Saint-Cyran à la Baſtille.

Mazarin, moins emporté, plus adroit dans l'art de cacher & d'aſſûrer les effets de la haine, porta en ſecret de plus rudes coups aux Janſeniſtes. Il étoit indifférent au fonds ſur toutes les matieres Théologiques ; il aimoit peu les Jéſuites ; mais il ſavoit que les Solitaires de Port-Royal conſervoient des liaiſons avec le Cardinal de Retz, ſon ennemi, qui l'avoit fait trembler. Sans approfondir la nature de ces liaiſons, formées anciennement, & très-innocentes en elles-mêmes, il les jugea criminelles ; & pour s'en venger, il excita ſourdement le Clergé à demander la Bulle de 1656. Ainſi, une queſtion qui ne devoit jamais être remuée, ou qui auroit dû naître & mourir dans l'obſcurité des Écoles,

acquit de l'importance & troubla l'État pendant plus de cent ans, parce que les Défenſeurs d'un Livre inintelligible & deſtiné à l'oubli, étoient les amis d'un Archevêque de Paris, qui avoit voulu faire chaſſer le premier Miniſtre du Roi de France ! Mazarin ne prévit pas ſans-doute les funeſtes ſuites de ſa foibleſſe à mêler l'autorité dans une guerre Théologique dont il auroit fallu ignorer l'exiſtence ; mais ſon exemple doit être une grande leçon pour les Souverains & les Miniſtres qui pourroient ſe trouver dans des circonſtances ſemblables.

Les Solitaires de Port-Royal, & pluſieurs autres Théologiens, ſans défendre le ſens littéral des cinq Propoſitions condamnées, prétendirent qu'elles n'étoient point contenues dans l'*Auguſtinus*, ou que ſi elles s'y trouvoient, c'étoit dans un ſens catholique. On leur répondit par des aſſertions contraires. La querelle devint alors plus vive qu'elle n'avoit jamais été ; on écrivit de part & d'autre une multitude d'Ouvrages où les paſſions humaines étouffant la charité ſi fort recommandée aux Chrétiens, fournirent, aux ennemis de la Religion, un triſte ſujet de triomphe.

De tous ceux qui combattirent pour Janſenius, aucun ne montra tant de zèle & de véhémence que le Docteur Arnaud. Il avoit l'ame élevée & les mœurs auſteres. Lorſqu'il s'engagea dans le Sacerdoce, il donna preſque tout ſon bien à la Maiſon de Port-Royal: diſant qu'un Miniſtre de Jéſus-Chriſt doit être pauvre. Son attachement à ce qu'il croyoit la vérité, étoit inflexible comme elle. Il déteſtoit la morale corrompue des Jéſuites, & il étoit encore plus haï d'eux, tant parce que ſes ſentiments leur étoient bien connus, que parce qu'il étoit né d'un pere qui avoit plaidé avec chaleur, au nom de l'Univerſité, pour qu'on leur interdît l'enſeignement de la jeuneſſe, & qu'on les chaſſât même du Royaume. On jugera par le trait ſuivant, de l'intérêt qu'il mettoit à l'affaire du Janſéniſme: un jour Nicole, ſon ami & ſon compagnon d'armes pour la même cauſe, mais né d'ailleurs avec un caractere doux & accommodant, lui repréſentoit qu'il étoit las de cette guerre, & qu'il vouloit ſe repoſer: *Vous repoſer*, répond Arnaud: *eh ! n'aurez-vous pas pour vous repoſer l'éternité toute entiere ?*

Dans ces diſpoſitions, Arnaud publia, en

1655, une Lettre où il diſoit qu'il n'avoit pas trouvé dans Janſénius les Propoſitions condamnées ; & diſcutant en général la queſtion de la Grace, il ajouta *que Saint Pierre offroit dans ſa chute l'exemple d'un Juſte à qui la Grace, ſans laquelle on ne peut rien, avoit manqué.* La premiere de ces deux aſſertions parut injurieuſe au Saint Siege ; la ſeconde fut regardée comme ſuſpecte d'héréſie : elles exciterent l'une & l'autre une grande rumeur dans la Sorbonne, dont Arnaud étoit membre. Les ennemis de ce Docteur mirent tout en uſage pour lui attirer une cenſure humiliante. Ses amis lui repréſenterent la néceſſité de ſe défendre. Il étoit né avec une grande éloquence, mais il n'en régloit pas aſſez les mouvemens : ſon ſtyle négligé & dogmatique nuiſoit quelquefois à la ſolidité de ſes Écrits ; car dans les matieres qu'on ne peut ſoumettre à la démonſtration géométrique, le charme de l'expreſſion eſt l'un des principaux moyens pour perſuader. Il compoſa une longue Apologie de ſes ſentimens & de ſa doctrine ; mais, en rendant juſtice au fonds, on trouva que cet Écrit étoit peſant, monotone & peu propre à mettre le

Public dans ſes intérêts. Il en convint lui-même de ſang-froid, & il fut le premier à indiquer Paſcal comme le ſeul homme capable de traiter le ſujet, d'une maniere ſolide & piquante. Paſcal conſentit volontiers à prêter le ſecours de ſa plume pour une cauſe qui intéreſſoit des Savans vertueux, infiniment chers à ſon cœur.

Le 23 Janvier 1656, il publia, ſous le nom de *Louis de Montalte*, ſa premiere Lettre *à un Provincial* (1), dans laquelle il ſe moque des aſſemblées qui ſe tenoient alors en Sorbonne pour l'affaire d'Arnaud, avec une fineſſe, une légéreté, dont il n'y avoit pas encore de modele. Cette Lettre eut un ſuccès prodigieux; elle entraîna tout le Public indifférent: mais la cabale qui vouloit opprimer Arnaud, avoit ſi bien pris ſes meſures; on fit venir aux aſſemblées tant de Moines & de Docteurs Mendians, dévoués à l'autorité, que non-ſeulement les deux

(1) Les Lettres qu'on appelle (par une expreſſion fort impropre, mais que l'uſage a conſacrée) *Lettres Provinciales*, parurent d'abord ſous ce titre: *Lettres écrites par Louis de Montalte à un Provincial de ſes amis, & aux RR. PP. Jéſuites, ſur la morale & la politique de ces Peres.*

propoſitions de ce Docteur furent condamnées, à la pluralité des voix, mais que lui-même fut exclus pour toujours de la Faculté de Théologie, par un Décret du 31 Janvier 1656.

Le triomphe de ſes ennemis fut un peu troublé par la ſeconde, la troiſieme & la quatrieme Lettres *au Provincial*, qui ſuivirent de près le jugement de la Sorbonne. Elles jetterent un ridicule ineffaçable ſur pluſieurs Théologiens ſéculiers, & ſur les Dominicains, qui, pour ménager leur crédit & pour ſatisfaire de petites haines, ſembloient avoir abandonné, en cette occaſion, la doctrine de S. Thomas. Mais les Jéſuites, en particulier, qui avoient le plus contribué à faire condamner Arnaud, expierent chérement la joie que ce ſuccès leur avoit cauſée: ils furent immolés à la riſée & à l'indignation publique dans les Lettres ſuivantes. C'eſt dans leurs Ecrits de Théologie morale que Paſcal alla chercher les traits qui devoient les rendre à jamais odieux & ridicules, & préparer de loin leur deſtruction.

On ſait que toute la Religion Chrétienne roule ſur deux pivots: la croyance du dogme & la pratique des vertus. L'Egliſe a toujours

regardé comme ſes ennemis ceux qui ont oſé attaquer ou même interpréter le dogme. Elle a porté la même vigilance & la même ſévérité dans l'obſervation des principes généraux de la Morale : mais dans les applications particulieres de ces principes, il peut y avoir des modifications qu'elle a permis de ſoumettre à l'examen. En effet, s'il exiſte des actions humaines, viſiblement criminelles, il en eſt d'autres qui paroiſſent indifférentes, & qui tirent leur vrai caractere de l'intention ou des circonſtances. Il a donc fallu que la Morale eût ſes interprêtes, chargés de poſer la limite entre le crime & la vertu, d'effrayer le coupable audacieux, & de raſſurer quelquefois l'ame timide & ingénue qui s'exagere à elle-même ſes foibleſſes.

Les Théologiens, obligés par état d'expliquer la Religion au peuple, ne pouvoient laiſſer échapper cette occaſion de ſignaler leur ſcience & leur zele. Toutes les Ecoles, tous les Ordres Religieux produiſirent des Docteurs qui, ſous le nom de *Caſuiſtes*, jugeoient les conſciences & mettoient, pour ainſi dire, un tarif aux actions humaines. Ils furent utiles, tant qu'ils prirent eux-mêmes

pour guide la Morale ſimple & conſolante de l'Evangile : ils finirent par ſemer le déſordre dans la ſociété chrétienne, en voulant ſubordonner cette Morale à leurs opinions ſyſtématiques, ou à des intérêts humains. On ſe rappelle les queſtions impertinentes ſur les Univerſaux, ſur les Cathégories, &c. que l'on a agitées, pendant des ſiecles d'ignorance, dans l'oiſiveté & l'ennui des Cloîtres. Le même eſprit s'introduiſit dans la Théologie Morale. On vit des Auteurs graves épuiſer leur ſubtilité à tourner une action ſur toutes les faces ; à faire que vicieuſe par le côté matériel, elle parût innocente par l'intention, ou dans un certain point de vue métaphyſique ; à mettre l'homme qui venoit les conſulter, toujours dans l'incertitude s'il étoit digne de haine ou d'amour ; & à ſe rendre enſuite, par la voie de la Confeſſion, les arbitres ſouverains des conſciences. Une foule de queſtions extravagantes ou ſcandaleuſes furent propoſées & ſouvent décidées contre les plus ſimples lumieres du ſens commun. Rien n'auroit été ſans doute plus nuiſible aux mœurs que de pareilles déciſions, ſi l'excès du ridicule n'avoit écarté le danger.

La

La Société des Jéſuites ne s'étoit pas moins adonnée à la Théologie Morale, qu'à la Controverſe. Je ne finirois point, ſi je voulois ſeulement rapporter ici les noms de leurs Caſuiſtes. On prétend qu'ils ont inventé ou perfectionné les fameux ſyſtêmes du *probabiliſme*, des *reſtrictions mentales*, de la *direction d'intention*, *&c.* Tous ceux qui ont lu ces Auteurs, diſent qu'on y trouve de l'eſprit, une dialectique ſubtile, & quelquefois même une ſorte de ſagacité à propoſer & à réſoudre des cas de conſcience qui ſurprennent par leur ſingularité. Par exemple, on cite le Traité *de Matrimonio*, par le Jéſuite Eſpagnol Sanchez, comme un Ouvrage achevé dans ſon genre: on aſſure que l'Auteur a examiné, ſur cette matiere délicate, toutes les queſtions que la Nature, excitée par la chaleur du climat, pouvoit offrir à l'imagination errante d'un ſolitaire.

Les déciſions burleſques ou ſcandaleuſes des Moraliſtes de la *Société* offroient à Paſcal une ample moiſſon de plaiſanteries & de ſarcaſmes. Mais il falloit un génie tel que le ſien pour employer ces matériaux, & pour en former un Ouvrage qui pût intéreſſer,

non pas ſeulement les Théologiens, mais le Public de tous les états. On a tant parlé de ces fameuſes *Lettres Provinciales*, que nous pouvons preſque nous diſpenſer d'en parler ici. Tout le monde ſait & répete que cet Ouvrage n'avoit aucun modele chez les Anciens, ni chez les Modernes, & que l'Auteur a deviné & fixé la Langue Françoiſe. M. de Voltaire dit en propres termes, que les meilleures Comédies de Moliere n'ont pas plus de ſel que les premieres Lettres Provinciales, & que Boſſuet n'a rien de plus ſublime que les dernieres. A ces éloges conſacrés par la voix publique, j'ajouterai une obſervation. L'un des plus grands mérites des Lettres Provinciales eſt, ce me ſemble, l'art admirable avec lequel Paſcal a ſu ménager les tranſitions dans le ſujet qui préſentoit peut-être à cet égard, le plus de difficulté, par l'incohérence de ſes parties. Il paſſe d'un objet à un autre tout différent, ſans qu'on s'en apperçoive jamais. La deſtruction des Jéſuites pourra diminuer un peu l'empreſſement de certains lecteurs pour cet Ouvrage; mais il ſubſiſtera toujours parmi les Gens de Lettres & de goût, comme un chef-d'œuvre de ſtyle, de bonne plaiſanterie & d'éloquence.

Il ſemble qu'on ne pouvoit rien répondre à ce Livre foudroyant : les Jéſuites montrerent un courage qu'on n'attendoit pas ; ils défendirent hardiment leurs Caſuiſtes. On a écrit qu'ils auroient dû les abandonner, & rire eux-mêmes les premiers, des plaiſanteries de Paſcal, puiſqu'après tout, les opinions relâchées qu'on leur reprochoit, ne leur appartenoient pas excluſivement, & qu'on les auroit auſſi trouvées dans la plupart des autres Théologiens. Mais la *Société*, accoutumée à ſe conduire par les principes d'une fierté inflexible & d'une politique conſéquente, ne put ſe réſoudre à condamner des Auteurs qu'elle-même avoit autoriſés, & qui travailloient à l'agrandiſſement de ſa domination ; car dans cet Ordre ſingulier, tous les Membres étoient conduits par une même impulſion qui dirigeoit les talens & les occupations de chacun d'eux vers une fin unique : la gloire de l'Inſtitut. Jamais les Jéſuites n'eurent l'intention de corrompre les mœurs ; mais ils vouloient gouverner les conſciences des Rois & des Grands. Pour y parvenir, ils s'étoient fait une eſpece de Théologie, moitié chrétienne, moitié mondaine ; mélange adroit de rigoriſme & de

condeſcendance aux foibleſſes des hommes : ſans détruire le péché, elle facilitoit le moyen de l'éviter, ou au moins d'en mériter le pardon. Ce ſyſtême combiné avec art, qui a eu pendant cent cinquante ans le plus grand ſuccès dans toute l'Europe, maintiendroit peut-être encore les Jéſuites dans leur premier éclat, s'ils ſe fuſſent toujours conduits avec la ſageſſe & la réſerve de leurs Fondateurs.

Malheureuſement pour eux, dans le tems que les Lettres Provinciales parurent, ils n'avoient aucun bon Ecrivain. Les réponſes qu'ils oppoſerent à cet Ouvrage, étoient auſſi dépourvues de ſtyle, que repréhenſibles du côté des choſes. Elles ne pouvoient donc avoir, & n'eurent en effet, aucun ſuccès, tandis qu'au contraire toute la France dévoroit les Lettres Provinciales, & que les Janſéniſtes, pour les répandre encore davantage, s'empreſſoient de les traduire en pluſieurs Langues. Bientôt une clameur univerſelle s'éleva contre les Jéſuites. On ne voulut point ſe prêter aux raiſons qu'ils avoient eues d'adoucir la Morale : ils en furent regardés comme les corrupteurs. Parmi les différens Ouvrages qu'ils firent pa-

roître pour la défenſe de leurs Caſuiſtes, il y en eut un qui révolta généralement le Public : il étoit intitulé : *Apologie des nouveaux Caſuiſtes contre les calomnies des Janſéniſtes.* Les Curés de Paris, & peu de tems après, ceux de pluſieurs autres villes conſidérables, attaquerent ce Livre pernicieux, par des Ecrits ſolides, véhémens, & d'une éloquence ſemblable à celle de Démoſthene. Ces Ecrits étoient compoſés par Arnaud, Nicole & Paſcal : les deux premiers fourniſſoient les matériaux, & Paſcal tenoit la plume. Ils produiſirent dans le monde une ſenſation très-déſagréable pour les Jéſuites ; & malgré tout le crédit que ces Peres avoient dans le Clergé, pluſieurs Evêques, d'une grande ſcience & d'une haute vertu, publierent des Mandemens exprès contre l'Apologie des Caſuiſtes.

Après tant d'humiliations & tant de revers dans les combats de plume, le ſeul parti raiſonnable que les Jéſuites euſſent à prendre étoit de dévorer dans le fond du cœur, des chagrins paſſagers, & de n'oppoſer à leurs adverſaires, d'autres armes qu'un profond ſilence. On eût regardé cette conduite prudente & dictée par l'intérêt,

comme l'effet de la modération. Il eſt vrai qu'en ce moment les diſpoſitions du peuple ne leur étoient pas favorables: on ſe ſouvenoit encore confuſément des troubles qu'ils avoient excités autrefois dans le Royaume, au tems de la ligue; la morale de leurs Caſuiſtes ſcandaliſoit & éloignoit d'eux les ames timorées. Mais la nation Françoiſe oublie tout avec le tems. Bientôt elle n'eût conſidéré dans les Jéſuites, ou que des victimes de l'oppreſſion, dignes de ſa pitié & de ſon appui, ou que des hommes ſupérieurs à l'injure, dignes de ſon eſtime. Les Janſéniſtes auroient perdu inſenſiblement les avantages de leurs victoires paſſées; & jamais ils n'euſſent obtenu, au milieu d'une vie tranquille, l'exiſtence & la célébrité que la perſécution leur donna dans la ſuite. L'orgueil & la haine en ordonnerent autrement. Aveuglée par ces deux ſentimens, & par ſon crédit à la Cour, la *Société* ſaiſit les moyens les plus prompts & les plus violens de nuire à ſes ennemis. Les Janſéniſtes ne furent pas le ſeul objet de ſa vengeance. Tous les particuliers, tous les corps mêmes qui ne lui étoient pas entiérement dévoués, furent expoſés à des vexations qu'elle leur

ſuſcitoit. Elle abuſa, ſans honte & ſans meſure, pendant un ſiecle entier, d'un pouvoir uſurpé & précaire, mobile comme l'opinion qui l'avoit fait naître; mais enfin elle en a trouvé le terme & la punition dans ces derniers tems. La plupart des Princes chrétiens, & le Pape lui-même, fatigués de ſes intrigues, & de ſervir d'inſtrumens à ſon intolérance, ont été forcés de la proſcrire dans tous les pays de leur domination. Quelquefois la ſimple réforme a ſuffi pour ramener à leurs principes & à leur premiere ferveur, des Monaſteres corrompus par l'oiſiveté & la molleſſe. Mais, quand un Ordre nombreux, ſous les étendards de la Religion, n'eſt réellement qu'un Corps politique, livré par ſyſtême à une ambition toute mondaine, quand il cabale dans les Cours, trouble les Gouvernemens, ſe rend même redoutable aux Souverains : la réforme n'offriroit qu'un remede inutile; elle laiſſeroit ſubſiſter la racine du mal, & on ne peut l'extirper que par la deſtruction de l'Inſtitut.

La guerre que Paſcal fit aux Jéſuites, dura environ trois ans. Elle l'empêcha de travailler, auſſi-tôt qu'il l'auroit déſiré, à

un grand Ouvrage qu'il méditoit depuis pluſieurs années, pour prouver la vérité de la Religion. En différens tems, il avoit jetté ſur le papier quelques penſées qui devoient entrer dans ſon plan : il ſongeoit tout de bon, en 1658, à exécuter cet Ouvrage: mais ſes infirmités augmenterent dès-lors au point qu'il n'a jamais pu l'achever, & qu'il ne nous en reſte que des fragmens.

L'accroiſſement de ſes maux commença par un horrible mal de dents, qui lui ôtoit preſque entiérement le ſommeil. Durant l'une de ſes longues veilles, le ſouvenir de quelques problêmes touchant la *Roulette*, vint travailler ſon génie mathématique. Il avoit renoncé depuis long-tems aux Sciences purement humaines; mais la beauté de ces Problêmes, & la néceſſité de faire quelque diverſion à ſes douleurs, par une forte application, le plongerent inſenſiblement dans une recherche qu'il pouſſa ſi loin, qu'aujourd'hui même les découvertes qu'il y fit, ſont comptées parmi les plus grands efforts de l'eſprit humain.

La courbe, nommée vulgairement *Roulette* ou *Cycloïde*, eſt très-connue des Géometres. Elle ſe décrit en l'air par le mouve-

ment d'un clou attaché à la circonférence d'une roue de voiture. On ne ſait pas au juſte, & cette connoiſſance ſeroit d'ailleurs fort indifférente en elle-même, quel eſt celui qui a remarqué d'abord la génération de cette courbe dans la nature ; mais il eſt certain que les François ſont les premiers qui aient commencé à découvrir ſes propriétés. En 1637, Roberval démontra que l'aire de la Roulette ordinaire eſt triple de celle de ſon cercle générateur. Il détermina auſſi, peu de tems après, le ſolide que la Roulette décrit en tournant autour de ſa baſe; & même, ce qui étoit beaucoup plus difficile pour la Géométrie de ce tems-là, le ſolide que la même courbe décrit en tournant autour de ſon axe. Toricelli publia la plupart de ces Problêmes, comme de ſon invention, dans un Livre imprimé en 1644; mais on prétendit en France que Toricelli avoit trouvé les ſolutions de Roberval parmi les papiers de Galilée, à qui Beaugrand les avoit envoyées quelques années auparavant; & Paſcal, dans ſon *Hiſtoire de la Roulette*, traita, ſans détour, Toricelli de plagiaire. J'ai lu, avec beaucoup de ſoin, les pieces du procès; & j'avoue que l'accuſation de Paſcal me paroît

un peu haſardée. Il y a apparence que Toricelli avoit réellement découvert les Propoſitions qu'il s'attribuoit : ignorant que Roberval l'eût précédé de pluſieurs années. Deſcartes, Fermat & Roberval réſolurent un Problême d'un autre genre, au ſujet de la même courbe : ils donnerent des méthodes pour en mener les *tangentes*.

Roberval & Toricelli avoient déterminé la meſure de la Cycloïde & de ſes ſolides, par des moyens très-ingénieux, mais ſujets à l'inconvénient d'être trop bornés, & de ne pouvoir s'étendre au-delà des cas qu'ils avoient conſidérés. Il falloit traiter les mêmes queſtions d'une maniere générale & uniforme : il falloit aller plus loin & s'en propoſer d'autres ; il reſtoit à trouver la longueur & le centre de gravité de la Roulette, les centres de gravité des ſolides, demi-ſolides, quart de ſolides, &c., de la même courbe, tant autour de la baſe qu'autour de l'axe, &c. Ces recherches demandoient une nouvelle Géométrie, ou du moins un uſage tout nouveau des principes déja connus. Paſcal trouva en moins de huit jours, au milieu des plus cruelles ſouffrances, une méthode qui embraſſoit tous les Problêmes que je

viens d'indiquer : méthode fondée ſur la *ſommation* de certaines ſuites, dont il avoit donné les élémens dans quelques Écrits qui accompagnent le Traité du Triangle Arithmétique. De-là aux calculs différentiel & intégral, il n'y avoit plus qu'un pas ; & on a lieu de préſumer fortement que ſi Paſcal eût pu donner encore quelque tems à la Géométrie, il auroit enlevé à Leibnitz & à Newton la gloire d'inventer ces calculs.

Ayant parlé de ſa méditation géométrique à quelques amis, & en particulier au Duc de Roannez, celui-ci conçut le projet de la faire ſervir au triomphe de la Religion. L'exemple de Paſcal étoit une preuve inconteſtable qu'on pouvoit être un Géometre du premier ordre & un Chrétien ſoumis. Mais pour donner à cette preuve tout ſon éclat, les amis de Paſcal arrêterent qu'on propoſeroit publiquement les mêmes queſtions, en y attachant des Prix : car, diſoient-ils, ſi d'autres Géometres réſolvent ces Problêmes, ils en ſentiront au moins la difficulté ; la Science y gagnera, & le mérite d'en avoir accéléré le progrès, appartiendra toujours au premier inventeur : ſi au contraire ils ne peuvent y atteindre, les in-

crédules n'auront plus aucun prétexte d'être plus difficiles, par rapport aux preuves de la Religion, que l'homme le plus profond dans une Science toute fondée en démonſtrations.

En conſéquence, on publia, au mois de Juin 1658, un Programme, dans lequel on propoſoit de trouver la meſure & le centre de gravité d'un ſegment quelconque de Cycloïde; les dimenſions & les centres de gravité des ſolides, demi-ſolides, quart de ſolides, &c., qu'un pareil ſegment produit en tournant autour de l'abſciſſe ou de l'ordonnée. Et comme les calculs pour la ſolution complette & développée de tous ces Problêmes pouvoient demander beaucoup de tems & de travail, il falloit du moins qu'au défaut d'une telle ſolution, les concurrens envoyaſſent quelques applications de leurs méthodes à des cas particuliers & remarquables, comme, par exemple, quand l'abſciſſe eſt égale au rayon ou au diametre du cercle générateur. On promit deux Prix, l'un de quarante piſtoles pour celui qui réſoudroit le premier ces Problêmes, l'autre de vingt piſtoles, pour le ſecond: on choiſit, pour examiner les pieces du concours,

les plus fameux Géometres réſidans à Paris: les pieces, ſouſcrites par un Notaire, devoient être remiſes, avant le premier Octobre ſuivant, à M. de Carcavi, l'un des Juges & le dépoſitaire de l'argent des Prix. Paſcal ſe tint caché, dans toute cette affaire, ſous le nom de A. Dettonville (1).

Le Programme en queſtion attira de nouveau les regards des Géometres ſur la Cycloïde, que l'on commençoit un peu à oublier. Huguens quarra le ſegment compris depuis le ſommet juſqu'à l'ordonnée qui répond au quart du diametre du cercle générateur: Sluze, Chanoine de la Cathédrale de Liege, meſura l'aire de la courbe, par une méthode nouvelle & très-ingénieuſe: Wren, Géometre Anglois & grand Architecte, puiſqu'il a bâti l'Égliſe de Saint-Paul de Londres (2), fit voir qu'un arc

(1) C'eſt-à-dire, *Amos Dettonville*: anagramme de *Louis de Montalte*, qui eſt le nom ſous lequel Paſcal avoit publié les Lettres Provinciales.

(2) Il eſt enterré dans cette Egliſe, & voici ſon épitaphe:

Hîc jacet CHRISTOPHORUS WREN,
Hujus Eccleſiæ Conditor & Artifex.
Viator,
Si monumentum requiris,
Circumſpice.

quelconque de Cycloïde, compté depuis le ſommet, eſt double de la corde correſpondante du cercle générateur ; il détermina de plus le centre de gravité de l'arc cycloïdal, & les ſurfaces des ſolides de révolution que cet arc produit : Fermat & Roberval, ſur le ſimple énoncé des Théorêmes de Wren, en donnerent auſſitôt la démonſtration, chacun de leur côté. Mais toutes ces recherches, quoique très-belles en elles-mêmes, ne répondoient pas, au moins entiérement, aux queſtions du Programme. Auſſi leurs Auteurs, en les envoyant, n'avoient pas le deſſein de les ſoumettre au concours. Il n'y eut que deux Géometres qui ayant traité ſans exception tous les Problêmes propoſés, crurent avoir droit de prétendre aux Prix. Le premier fut le Pere Lallouere (1), Jéſuite Touloufain, qui avoit de la réputation dans les Mathématiques, ſur-tout parmi ſes Confreres ; le ſecond fut Wallis, dont nous avons déja parlé, juſtement célebre par ſon *Arithmétique des infinis*, publiée en 1655. Ils eurent l'un &

(1) C'eſt le nom de ce Jéſuite, & non pas *Laloubere*, comme quelques Auteurs l'ont écrit.

l'autre une diſpute fort vive à ce ſujet avec Dettonville : on a écrit, & on répete encore, qu'il avoit fait injuſtice à tous les deux ; ce reproche, auquel les Jéſuites ont cherché à donner de la conſiſtance, ſeroit une tache à la mémoire de Paſcal, s'il avoit quelque fondement ſolide : le Lecteur en jugera ; je commence par Lallouere.

Nous liſons dans le jugement des Commiſſaires pour les Prix, & le P. Lallouere le raconte également dans ſon Traité *de Cycloïde*, que vers les derniers jours du mois de Septembre 1658, il écrivit à M. de Carcavi qu'il avoit réſolu tous les Problêmes de Dettonville, & qu'il envoyoit pour échantillon le calcul de l'un des cas propoſés. Malheureuſement ce calcul, qui n'étoit accompagné d'aucune méthode, ſe trouva faux. Lallouere reconnut lui-même cette erreur, qui ſautoit aux yeux, mais ſans la corriger, dans pluſieurs Lettres écrites à la fin de Septembre & au commencement d'Octobre. Il eſt clair par-là qu'il ne lui reſtoit plus de droit légitime aux Prix, puiſqu'à l'expiration du terme fixé par le Programme, il n'avoit produit, ni méthode qui par ſa bonté pût faire pardonner un calcul

défectueux, ni calcul qui par ſa juſteſſe pût être cenſé dériver d'une bonne méthode. Il fut forcé d'en convenir. On l'avertit de plus en particulier, & même publiquement dans l'*Hiſtoire de la Roulette*, qui parut le 10 Octobre 1658, que les cas dont il faiſoit mention, étoient déja réſolus par Roberval. Dettonville terminoit cette même Hiſtoire, en propoſant de nouveaux Problêmes qui n'étoient plus l'objet d'aucun Prix, mais qui tendoient à compléter la théorie de la Roulette : il demandoit le centre de gravité d'un arc quelconque de Cycloïde ; les dimenſions & les centres de gravité de la ſurface, demi-ſurface, quart de ſurface, &c. que cet arc décrit en tournant autour de l'axe ou de la baſe : ſi au premier Janvier 1659, perſonne n'avoit réſolu ces Problêmes, il s'engageoit à publier alors ſes propres ſolutions.

En avouant modeſtement ſa mépriſe, Lalouere pouvoit, au défaut d'un Prix, s'attirer de la gloire par ſon travail ; car un tel aveu lui donnoit le droit de perfectionner à loiſir ſes recherches ; & le Traité que nous avons cité de lui, fait juger qu'il étoit capable, non pas d'une grande invention, mais d'ajouter au

au moins des choſes intéreſſantes aux découvertes des inventeurs. Mais, par une jactance mal-entendue, il donna lieu à un fâcheux examen de ſon talent & de ſes connoiſſances mathématiques. La réputation de ſavoir d'un Géometre médiocre eſt (ſi on me permet ce parallèle) comme l'honneur d'une femme : lorſqu'on y porte la plus légere atteinte, la bleſſure eſt preſque toujours mortelle. L'orgueilleux Jéſuite continua d'écrire que, nonobſtant ſa premiere inadvertance, il avoit trouvé des choſes très-extraordinaires touchant la Cycloïde, mais qu'il ne vouloit les mettre au jour qu'après que Dettonville auroit donné ſes propres ſolutions : faiſant entendre que celui-ci n'avoit peut-être pas réſolu lui-même les queſtions qu'il propoſoit aux autres. Dettonville répondit à cette eſpece de défi en homme ſupérieur & bien inſtruit des forces de l'Athlete qui oſoit le provoquer : il déclara qu'il renonçoit à l'honneur d'avoir réſolu le premier ces Problêmes, & qu'il le cédoit tout entier au Jéſuite Toulouſain, ſi ce Jéſuite vouloit publier ſes ſolutions avant le premier Janvier 1659. Cette déclaration ne permettoit plus à Lallouere de reculer,

s'il avoit réellement poſſédé les méthodes qu'il s'attribuoit; mais on ne put jamais rien arracher de lui.

Le premier Janvier étant arrivé, Dettonville fit imprimer ſon Traité de la Roulette; il envoya le commencement de cet Ouvrage à Lallouere, afin qu'il y vît le calcul du cas ſur lequel il s'étoit trompé: mais celui-ci, au lieu de marquer ſa reconnoiſſance, répondit qu'il avoit préciſément ainſi rectifié lui-même ſa premiere ſolution. Dettonville, qui avoit prévu la réponſe, ſe moqua de lui, comme il s'étoit moqué de ſes Confreres les Caſuiſtes: avec cette différence néanmoins, que les déciſions d'Eſcobar & de Tambourin étoient un peu plus plaiſantes que les prétentions de Lallouere en Géométrie.

Le Jéſuite humilié n'oppoſa à ces railleries que ſon grand Traité *de Cycloïde*, qu'il fit imprimer en 1660. Mais cet Ouvrage trop long-tems attendu, & fondé ſur une ſyntheſe prolixe & laborieuſe, eut d'autant moins de ſuccès auprès des Géometres, qu'il ne contenoit rien qui n'eût été donné, du moins en ſubſtance, par Dettonville. D'ailleurs, l'Auteur y rappelloit ſans né-

ceſſité une promeſſe magnifique, déja mal accueillie lorſqu'il la fit pour la premiere fois, dix ans auparavant, celle de publier inceſſamment la quadrature du cercle. Que pouvoit-on penſer d'un homme qui, pour me ſervir d'une expreſſion ingénieuſe de Fontenelle, avoit eu le malheur de faire une pareille découverte?

Wallis n'approcha gueres davantage du but. On avoit eu ſoin de lui envoyer le programme de Dettonville, auſſi-tôt qu'il fut imprimé. La difficulté de ces problêmes l'effraya d'abord, & ne croyant pas, ſans doute, pouvoir en trouver la ſolution & la faire parvenir enſuite à Paris, dans le tems preſcrit, il demanda que le concours fût fermé à une époque plus éloignée pour les Savans étrangers, ou du moins qu'en les obligeant de faire partir leurs ſolutions avant le 1er Octobre, on n'exigeât pas à la rigueur, qu'elles arrivaſſent au plus tard ce même jour à Paris: car il peut ſe faire, écrivoit-il, qu'elles demeurent long-tems en chemin, ou par les incommodités de la guerre, ou par celles de la ſaiſon, ou par des vents contraires, ſi elles ont la mer à traverſer: il eſt même poſſible que d'une maniere ou

d'autre, elles viennent à ſe perdre, & alors ne ſeroit-il pas juſte qu'on en pût envoyer de nouvelles copies, pourvu que les Officiers publics atteſtaſſent légalement la conformité de ces copies avec les premieres? Dettonville répondit qu'un pareil arrangement étoit illuſoire; qu'en l'adoptant le concours n'auroit pas de fin, puiſqu'on ſeroit toujours incertain du tems où des ſolutions qu'on ſuppoſeroit parties des pays étrangers avant le 1er Octobre, pourroient arriver à Paris; que par-là on s'expoſeroit à des diſcuſſions embarraſſantes ſur la priorité des dates; qu'afin d'éviter ces diſcuſſions, il avoit cru devoir fixer un lieu & un tems pour recevoir les pieces du concours; qu'à la vérité ces conditions étoient plus avantageuſes aux François, ſur-tout à ceux de Paris, qu'aux Etrangers, mais qu'en faiſant faveur aux uns il n'avoit pas fait d'injuſtice aux autres; qu'il laiſſoit à tout le monde le mérite de l'invention; qu'il ne diſpoſoit point de la gloire, mais que donnant l'argent des prix, il avoit le droit d'en régler la diſpenſation; qu'il auroit pu propoſer ces prix uniquement pour les François, comme en d'autres occaſions il pour-

roit en propoſer, ou pour les Allemands, ou pour les Chinois; qu'enfin il avoit établi les loix du concours, de la maniere qui lui avoit paru la plus équitable & la plus exempte d'inconvéniens. Il y a apparence que Wallis comptoit peu ſur le ſuccès de ſa demande; car ſans attendre de réponſe il prit un parti ſage, celui de s'appliquer incontinent à chercher la ſolution des problêmes propoſés. Le réſultat de ce travail fut la matiere d'un Ouvrage auquel il fit apposer la date du 19 Août (vieux ſtyle) 1658, par un Notaire d'Oxfort, & qu'il fit remettre à Paris chez M. de Carcavi, les premiers jours du mois de Septembre ſuivant. Durant le cours du même mois, Wallis écrivit quelques lettres aux Juges des prix, pour corriger des erreurs qu'il avoit remarquées dans ſon écrit. La derniere de ces lettres portoit que tout le mal n'étoit peut-être pas encore réparé. Les Juges examinerent avec attention l'Ouvrage & les corrections de l'Auteur. Cet examen leur prouva que Wallis n'avoit pas déterminé d'une maniere exacte les dimenſions des ſolides de la Cycloïde autour de l'axe, ni le centre de gravité de cette courbe, ni ceux de ſes par-

ties, ni les centres de gravité des ſolides, demi-ſolides, &c. tant autour de la baſe que de l'axe; qu'outre les fautes qu'il avoit remarquées dans ſon Ouvrage, il y en avoit encore d'autres, & que ſes corrections même en contenoient de nouvelles; que toutes ces fautes n'étoient pas de calcul, mais de méthodes, puiſque les calculs étoient faits exactement d'après les méthodes; que l'Auteur s'étoit principalement trompé, en ce qu'il traitoit certaines ſurfaces, indéfinies en nombre, & qui n'étoient pas également diſtantes les unes des autres, de la même maniere que ſi elles l'étoient; ce qui l'avoit néceſſairement conduit à de faux réſultats. D'où les Juges conclurent que Wallis n'avoit non plus aucun droit aux prix.

Cette déciſion le piqua vivement. Il s'en plaint avec amertume dans la Préface de ſon Traité *de Cycloïde*, & dans pluſieurs autres endroits de ſes Ouvrages; il montre en toute occaſion les ſentimens d'une vive haine contre la nation Françoiſe; il voudroit être plaiſant, il n'eſt que chagrin, au ſujet de la faveur qu'il prétend que Dettonville a faite *à ſes François*, dans les conditions des prix. Cependant il eſt forcé d'a-

vouer que ſon premier écrit contenoit des fautes, & que ſes corrections même n'en étoient pas exemptes ; il ajoute ſeulement qu'il n'avoit pas cru devoir indiquer en quoi conſiſtoient ces dernieres fautes, parce qu'il ſoupçonnoit qu'on étoit mal intentionné envers lui : mais on ſent tout le ridicule de cette défaite. Comment auroit-on pu lui dénier la juſtice, ſi, au terme fixé pour la clôture du concours, il avoit fourni des ſolutions exactes ? Toute ſon apologie ne prouve autre choſe, ſinon qu'il a été jugé & condamné ſuivant la rigueur de la loi. Peut-être auroit-on pu lui accorder quelques délais pour rectifier ſes méthodes & ſes caculs ; mais ces délais n'euſſent été qu'un ſimple acte d'indulgence qu'il n'étoit pas en droit d'exiger. Pluſieurs Hiſtoriens de la Cycloïde, & entr'autres *Groningius*, ont épouſé ſon reſſentiment, ſans remonter aux pieces originales qui en démontrent évidemment l'injuſtice.

A ces preuves poſitives, ſe joignent des conſidérations morales qui n'ont pas moins de force. Eſt-il croyable que Paſcal, qui dépenſoit la plus grande partie de ſon bien en aumônes, eût manqué à l'obligation plus

eſſentielle, d'acquitter une dette légitime? Ignoroit-il que la juſtice eſt le premier devoir de l'homme? Auroit-il oſé tranſgreſſer publiquement ce précepte? En auroit-il eu le pouvoir, & n'y avoit-il pas d'autres Juges des Prix? Qu'auroient penſé ces hommes auſteres auxquels il étoit en ſpectacle? Suppoſera-t-on que l'eſprit de parti ait pu les aveugler tous au point que, pour aſſurer à un Janſéniſte l'honneur d'avoir réſolu ſeul des Problêmes difficiles, on ait formé le projet de ſoutenir cette prétention par un menſonge impoſſible à cacher?

Les recherches de Wallis ſur la Cycloïde ne parurent, en 1659, qu'après celles de Paſcal. Wallis s'y borna d'abord aux Problêmes du Programme : il ne réſolut ceux qui avoient été propoſés au mois d'Octobre, dans l'Hiſtoire de la Roulette, qu'en 1670, dans la ſeconde partie de ſon Traité de Méchanique, où il parle du centre de gravité. Il craignoit, dit-il, que s'il eût donné la ſolution de ces derniers Problêmes dans ſon premier Ecrit, immédiatement après que le Livre de Dettonville venoit de paroître, on ne le ſoupçonnât d'avoir profité de cet Ouvrage; ce qui l'avoit dé-

terminé à publier d'abord ſon Traité, tel à peu-près qu'il avoit été envoyé pour le concours.

Je n'ajouterai plus qu'une réflexion ſur ce ſujet. Wallis, quelque tems après avoir reçu le *Traité de la Roulette* de Paſcal, écrivit à Huguens, que cet Ouvrage lui paroiſſoit *plein de génie;* & qu'il l'avoit lu avec d'autant plus de plaiſir & de facilité, que la méthode de l'Auteur n'étoit pas fort différente de la ſienne, fondée ſur l'*Aritméthique des infinis*, dont il avoit donné un Traité en 1655; mais il faut remarquer que les principes de ce Traité ſont les mêmes que ceux du Triangle Arithmétique que Paſcal avoit trouvés dès l'année 1654: au lieu qu'en 1658 même, Wallis ne ſavoit pas encore les employer d'une maniere sûre, puiſqu'il avoit commis pluſieurs fautes dans ſes ſolutions.

Cependant Paſcal s'avançoit à grands pas vers le tombeau. Les trois dernieres années de ſa vie ne furent plus, pour ainſi dire, qu'une agonie continuelle; il devint preſque entiérement incapable de méditation. Dans les courts intervalles où il lui reſtoit quelque liberté d'eſprit, il s'occupoit de ſon

Ouvrage concernant la Religion; il écrivoit ſes Penſées ſur les premiers morceaux de papier qui lui tomboient ſous la main; & quand il ne pouvoit pas tenir lui-même la plume, il les dictoit à un domeſtique intelligent, toujours aſſidu auprès de lui.

Ces fragmens furent recueillis après ſa mort; & MM. de Port-Royal choiſiſſant ce qui étoit le plus conforme à leur goût, ou aux intérêts de la Religion, en formerent un petit volume, qui parut en 1670, ſous ce titre: *Penſées de M. Paſcal ſur la Religion & ſur quelques autres ſujets.*

Il y a dans ce Recueil pluſieurs morceaux très-imparfaits, trop courts, trop peu développés, ſouvent vicieux par l'expreſſion: il y en a d'autres d'une profondeur & d'une éloquence inimitable. Quelquefois l'Auteur n'expoſe ſa penſée qu'à demi, & on a de la peine à la deviner; d'autres fois il s'énonce avec toute la clarté poſſible, ſans tomber dans la diffuſion: ces alternatives dépendent de la diſpoſition phyſique où ſes organes ſe trouvoient. En général, ſa marche eſt fiere & impoſante; il attache & ſubjugue le Lecteur; il diſcute & approfondit pluſieurs grands objets, comme la néceſſité d'étudier

la Religion, les preuves hiſtoriques & morales qui en démontrent la vérité, les caracteres diſtinctifs auxquels on doit la reconnoître, la divinité de Jeſus-Chriſt, &c. Nous ne pouvons pas le ſuivre ici en détail : contentons-nous de donner une idée générale & abrégée de ſon plan.

Quel ſentiment doit éprouver l'homme jetté ſur la terre, pourvu d'intelligence & environné de toutes les merveilles de la Nature ? Tout lui annonce ſans doute un Être ſuprême qui a tiré l'Univers du néant, & qui le gouverne à ſa volonté. Mais ſe bornera-t-il à une admiration ſtérile de tant de prodiges ? Eſt-ce là le ſeul hommage que la créature intelligente puiſſe rendre au Créateur ? Ne lui doit-elle pas un tribut perpétuel de reconnoiſſance & d'adoration ? Mais quel culte cet Être ſouverain exige-t-il de nous ? Interrogeons les Philoſophes : parcourons l'Hiſtoire des Peuples ; examinons leurs loix, leurs uſages, leurs opinions religieuſes : nous trouverons d'abord des ſectes de Philoſophes qui ſe contrediſent les unes les autres ſur la nature du ſouverain Être, ſur la deſtination de l'homme, ſur les récompenſes & les peines qu'il doit eſpérer

ou craindre ; des Religions où l'on adore pluſieurs Dieux, & ſouvent des Dieux plus corrompus & plus ridicules que les hommes ; des cultes qui naiſſent & meurent avec les Empires ; par-tout le menſonge & la ſuperſtition répandant leurs ténébres ſur la terre. Dans cette nuit d'erreurs, un Peuple caché dans la Paleſtine, non loin des bords de la Méditerranée, vient attirer notre attention par les circonſtances extraordinaires de ſon Hiſtoire, & par ſa maniere d'exiſter parmi tous les autres Peuples. Il ſe préſente avec un ſeul Livre, qui contient tout à la fois l'hiſtoire de ſon origine, les loix politiques de ſon inſtitution, & le culte religieux qu'il rend au Créateur. Tous les autres Peuples avoient défiguré l'image de Dieu ; lui ſeul nous la préſente dans ſon intégrité ; lui ſeul enſeigne clairement que l'Univers eſt l'ouvrage de ce Dieu ; que l'homme avoit reçu une portion de ſon intelligence infinie, mais que la créature s'étant révoltée contre le Créateur, elle a perdu, en grande partie, les avantages qu'elle tenoit de ſa bonté ; que dès-lors elle eſt devenue ſujette au péché, à la douleur & à la mort. Ces notions ſi ſimples, ſi natu-

relles, expliquent mieux que tous les ſyſtêmes des Philoſophes, l'origine du mal qui exiſte ſur la terre, & fondent nos eſpérances pour une meilleure vie. En approfondiſſant de plus en plus l'Hiſtoire du Peuple Juif, on reconnoît qu'il poſſéde la vérité; qu'il l'a reçue immédiatement de ſon Auteur même : on eſt frappé de la divinité des Ecritures; on admire l'accompliſſement des Prophéties; on voit naître & s'élever ſur des fondemens inébranlables la Religion Chrétienne, qui eſt la fin & le complément de celle que Dieu avoit donnée aux Juifs pour un tems limité dans ſes decrets.

Paſcal ne regardoit pas ſeulement la Religion Chrétienne comme vraie : il la croyoit néceſſaire aux hommes pour fixer leur incertitude, pour adoucir les maux de la vie, & ſur-tout pour nous conſoler dans ces derniers momens où l'ame, dénuée de tout appui, eſt prête à tomber dans les abymes de l'éternité. Auſſi a-t-il établi ſur la connoiſſance du cœur humain, pluſieurs argumens en faveur de la Religion. Il penſoit même que, pour le commun des hommes, il vaut mieux s'attacher à la faire aimer & deſirer, que de chercher à la prouver par des

raiſonnemens dont tous les eſprits ne peuvent pas ſentir la force & les conſéquences.
» La plupart de ceux qui entreprennent,
» dit-il, de prouver la Divinité aux impies,
» commencent d'ordinaire par les ouvrages
» de la Nature, & ils réuſſiſſent rarement.
» Je n'attaque pas la ſolidité de ces preuves
» conſacrées par l'Ecriture-Sainte: elles ſont
» conformes à la raiſon; mais ſouvent elles
» ne ſont pas aſſez conformes & aſſez pro-
» portionnées à la diſpoſition de l'eſprit de
» ceux pour qui elles ſont deſtinées.....
» La Divinité des Chrétiens ne conſiſte pas
» en un Dieu ſimplement auteur des vérités
» géométriques & de l'ordre des élémens;
» c'eſt la part des Païens: elle ne conſiſte pas
» ſimplement en un Dieu qui exerce ſa pro-
» vidence ſur la vie & ſur les biens des hom-
» mes, pour donner une heureuſe ſuite d'an-
» nées à ceux qui l'adorent; c'eſt le partage
» des Juifs: mais le Dieu d'Abraham & de
» Jacob, le Dieu des Chrétiens, eſt un Dieu
» d'amour & de conſolation; c'eſt un Dieu
» qui remplit l'ame & le cœur qu'il poſſéde;
» c'eſt un Dieu qui leur fait ſentir intérieu-
» rement leur miſere & ſa miſéricorde in-
» finie; qui s'unit au fond de leur ame; qui

» la remplit d'humilité, de joie, de confiance » & d'amour; qui la rend incapable d'autre » fin que de lui-même. «

On voit, par le même Recueil, que Paſcal avoit porté dans l'étude de l'homme autant de profondeur que dans celle des Mathématiques. Rien n'égale la vérité & l'éloquence avec laquelle il peint les contrariétés qui ſe trouvent dans notre nature, nos grandeurs, nos foibleſſes, nos miſeres, les effets de l'amour-propre, &c. Dans ce tableau ſublime, l'homme apprend à ſe connoître, & à fixer lui-même la place qu'il doit occuper dans l'Univers. » Qu'il ne s'arrête » pas, dit notre Auteur, à regarder ſimple- » ment les objets qui l'environnent; qu'il » contemple la Nature entiere dans ſa haute » & pleine majeſté; qu'il conſidere cette » éclatante lumiere, miſe comme une lampe » éternelle pour éclairer l'Univers; que la » terre lui paroiſſe comme un point, au » prix du vaſte tour que cet aſtre décrit; » & qu'il s'étonne de ce que ce vaſte tour » n'eſt lui-même qu'un point très-délicat, à » l'égard de celui qu'embraſſent les aſtres » qui roulent dans le firmament. Mais ſi no- » tre vue s'arrête là, que l'imagination paſſe

» outre : elle ſe laſſera plutôt de concevoir,
» que la Nature de fournir. Tout ce que
» nous voyons du monde, n'eſt qu'un trait
» imperceptible dans l'ample ſein de la Na-
» ture. Nulle idée n'approche de l'étendue
» de ſes eſpaces ; nous avons beau enfler nos
» conceptions, nous n'enfantons que des
» atomes, au prix de la réalité des choſes.
» C'eſt une ſphere infinie, dont le centre eſt
» par-tout, la circonférence nulle part. »

Quel doit être l'étonnement de l'homme, au milieu de ces merveilles qui frappent ſes regards de tous côtés ! » Mais pour lui pré-
» ſenter un autre prodige auſſi étonnant,
» qu'il recherche dans ce qu'il connoît les
» choſes les plus délicates ; qu'un ciron, par
» exemple, lui offre dans la petiteſſe de ſon
» corps des parties incomparablement plus
» petites, des jambes avec des jointures, des
» veines dans ces jambes, du ſang dans ces
» veines, des humeurs dans ce ſang, des
» gouttes dans ces humeurs, des vapeurs
» dans ces gouttes : que diviſant encore ces
» dernieres choſes, il épuiſe ſes forces & ſes
» conceptions, & que le dernier objet où il
» peut arriver ſoit maintenant celui de notre
» diſcours ; il penſera peut-être que c'eſt là
» l'extrême

» l'extrême petiteſſe de la Nature : je veux » lui faire voir là-dedans un abyme nou- » veau : je veux lui peindre non-ſeulement » l'Univers viſible, mais encore tout ce qu'il » eſt capable de concevoir de l'immenſité » de la Nature, dans l'enceinte de cet atome » imperceptible..... Qu'il ſe perde dans » ces merveilles auſſi étonnantes par leur » petiteſſe, que les autres par leur étendue. » Car qui n'admirera que notre corps, qui » tantôt n'étoit pas perceptible dans l'Uni- » vers imperceptible lui-même dans le ſein » du tout, ſoit maintenant un coloſſe, un » monde, ou plutôt un tout à l'égard de la » derniere petiteſſe où l'on ne peut arriver? «

La penſée eſt la véritable prérogative de l'homme. C'eſt par-là qu'il eſt grand, ſi le mot de grandeur peut être appliqué à un être borné. » C'eſt de la penſée que nous » tirons toute notre dignité; c'eſt de-là qu'il » faut nous relever, non de l'eſpace & de la » durée. Travaillons donc à bien penſer: » voilà le principe de la morale. Il eſt dan- » gereux de trop faire voir à l'homme com- » bien il eſt égal aux bêtes, ſans lui mon- » trer ſa grandeur : il eſt encore dangereux » de lui faire trop voir ſa grandeur, ſans ſa

» baſſeſſe ; il eſt encore plus dangereux de » lui laiſſer ignorer l'un & l'autre ; mais il » eſt très-avantageux de lui repréſenter l'un » & l'autre. «

Que l'homme apprécie donc ſes vrais avantages, & qu'il ne ſorte point des limites preſcrites à ſa foibleſſe. » Cet état qui tient » le milieu entre les extrêmes, ſe trouve en » toutes nos puiſſances. Nos ſens n'apper- » çoivent rien d'extrême : trop de bruit nous » aſſourdit, trop de lumiere nous éblouit : » trop de diſtance & trop de proximité em- » pêchent la vue : trop de longueur & trop » de briéveté obſcurciſſent un diſcours : trop » de plaiſir incommode ; trop de conſon- » nances déplaiſent ; nous ne ſentons, ni » l'extrême chaud, ni l'extrême froid ; les » qualités exceſſives nous ſont ennemies, & » non pas ſenſibles ; nous ne les ſentons » plus, nous les ſouffrons. Trop de jeuneſſe » & trop de vieilleſſe empêchent l'eſprit ; » trop & trop peu de nourriture troublent » ſes actions ; trop & trop peu d'inſtruction » l'abêtiſſent. Les choſes extrêmes ſont pour » nous comme ſi elles n'étoient pas, & nous » ne ſommes point à leur égard : elles nous » échappent, ou nous à elles. . . . . La

» foibleſſe de la raiſon de l'homme pa-
» roît bien davantage en ceux qui ne la con-
» noiſſent pas, qu'en ceux qui la connoiſ-
» ſent. Si on eſt trop jeune, on ne juge pas
» bien; ſi on eſt trop vieux, de même; ſi
» on n'y ſonge pas aſſez, ſi on y ſonge trop,
» on s'entête, & l'on ne peut trouver la
» vérité. Si l'on conſidere ſon ouvrage in-
» continent après l'avoir fait, on en eſt en-
» core tout prévenu; ſi trop long-tems
» après, on n'y entre plus. Il n'y a qu'un
» point indiviſible qui ſoit le véritable lieu
» de voir les tableaux: les autres ſont trop
» près, trop loin, trop haut, trop bas. La
» perſpective l'aſſigne dans l'art de la pein-
» ture; mais dans la vérité & dans la mo-
» rale, qui l'aſſignera?..... Cette maî-
» treſſe d'erreur, que l'on appelle fantaiſie
» & opinion, eſt d'autant plus fourbe,
» qu'elle ne l'eſt pas toujours; car elle ſe-
» roit régle infaillible de vérité, ſi elle l'étoit
» infaillible du menſonge. Mais étant le plus
» ſouvent fauſſe, elle ne donne aucune mar-
» que de ſa qualité, marquant de même ca-
» ractere le vrai & le faux. Cette ſuperbe
» puiſſance, ennemie de la raiſon, qui ſe
» plaît à la contrôler & à la dominer,

» pour montrer combien elle peut en tou-
» tes choſes, a établi dans l'homme une ſe-
» conde nature. Elle a ſes heureux & ſes
» malheureux ; ſes ſains, ſes malades ; ſes
» riches, ſes pauvres ; ſes fous & ſes ſages :
» & rien ne nous dépite davantage, que de
» voir qu'elle remplit ſes hôtes, d'une ſa-
» tisfaction beaucoup plus pleine & entiere
» que la raiſon : les habiles par imagination,
» ſe plaiſant tout autrement en eux-mêmes,
» que les prudens ne peuvent raiſonna-
» blement ſe plaire. Ils regardent les gens
» avec empire, ils diſputent avec hardieſſe
» & confiance, les autres avec crainte &
» défiance : & cette gaieté de viſage leur
» donne ſouvent l'avantage dans l'opinion
» des écoutans ; tant les ſages imaginaires
» ont de faveur auprès de leurs juges de
» même nature : elle ne peut rendre ſages
» les fous, mais elle les rend contens, à
» l'envi de la raiſon, qui ne peut rendre ſes
» amis que miſérables. L'une les comble de
» gloire, l'autre les couvre de honte. Qui
» diſpenſe la réputation ? qui donne le reſ-
» pect & la vénération aux perſonnes, aux
» ouvrages, aux grands, ſinon l'opinion ?
» Combien toutes les richeſſes de la terre

» ſont-elles inſuffiſantes ſans ſon conſente-
» ment ? L'opinion diſpoſe de tout : elle
» fait la beauté, la juſtice & le bonheur,
» qui eſt le tout du monde. Je voudrois de
» bon cœur voir le Livre Italien, dont je
» ne connois que le titre, & qui vaut lui
» ſeul bien des Livres : *Della opinione re-*
» *gina del mundo.* J'y ſouſcris, ſans le con-
» noître, ſauf le mal s'il y en a. «

L'homme eſt vain naturellement. » Nous
» ne nous contentons pas de la vie que nous
» avons en nous & en notre propre être :
» nous voulons vivre dans l'idée des autres,
» d'une vie imaginaire ; & nous nous effor-
» çons pour cela de paroître. Nous travail-
» lons inceſſamment à embellir & à con-
» ſerver cet être imaginaire, & nous négli-
» geons le véritable ; ſi nous avons, ou la
» tranquillité, ou la généroſité, ou la fi-
» délité, nous nous empreſſons de le faire
» ſavoir, afin d'attacher ces vertus à cet
» être d'imagination : nous les détacherions
» plutôt de nous pour les y joindre ; & nous
» ſerions volontiers poltrons, pour acquérir
» la réputation d'être vaillans. »

Mais à quel titre l'homme veut-il qu'on s'occupe ſans ceſſe de lui ? De quoi peut-il

» Rois n'ont pas recherché ces déguiſemens: » ils ne ſe ſont pas maſqués d'habits ex- » traordinaires pour paroître tels ; mais ils » ſe font accompagner de gardes & de hal- » lebardes, ces troupes armées, qui n'ont » de mains & de force que pour eux : les » trompettes & les tambours, qui marchent » au-devant, & ces légions qui les environ- » nent, font trembler les plus fermes : ils » n'ont pas l'habit ſeulement, ils ont la » force. Il faudroit avoir une raiſon bien » épurée, pour regarder, comme un autre » homme, le Grand-Seigneur, environné » dans ſon ſuperbe ſerrail, de quarante mille » Janiſſaires. «

Je ne me laſſe point de tranſcrire Paſcal; mais il faut lire ſon Ouvrage même. Tout informe qu'il eſt, on y trouvera telle page qui contient plus d'idées que des Livres entiers ſur des matieres ſemblables.

Les premiers Editeurs de ce Recueil en avoient rejetté pluſieurs Penſées très-intéreſſantes, & même des Diſſertations aſſez étendues ; & complettes dans leur genre : tels ſont un Ecrit ſur l'autorité en matiere de Philoſophie, des réflexions ſur la Géométrie en général, un petit Traité de l'art

de perſuader, pluſieurs Penſées morales détachées, &c. Tous ces morceaux ſont infiniment précieux, par la juſteſſe, la ſaine raiſon & les vues nouvelles qui y regnent. J'ai réparé le tort qu'on avoit eu de les ſupprimer. Les manuſcrits de l'Auteur nous ayant été conſervés par M. l'Abbé Périer, ſon neveu, je m'en ſuis procuré une copie exacte; & c'eſt d'après cette copie qu'on a inſéré dans la collection complette des Œuvres de Paſcal, imprimée en 1779, un très-grand nombre de choſes qui ne ſont point dans l'édition de Port-Royal, ni même dans le Supplément publié par le P. Deſmolets.

Tout ce qui reſte de notre Auteur montre en général la préférence qu'il donnoit à la méthode des Géometres, ſur les autres moyens de chercher la vérité. L'avantage de cette méthode conſiſte en ce qu'elle définit clairement toutes les choſes obſcures ou inconnues; qu'elle n'employe jamais dans ſes définitions que des termes juſtes & bornés à la ſeule acception qu'on leur attribue; qu'elle évite ſoigneuſement la redondance des mots & des idées, ayant ſoin de faire connoître chaque objet par une

ſeule propriété. Si on appliquoit ces régles à pluſieurs queſtions de Métaphyſique ou de Théologie, on couperoit la racine à bien des diſputes : mais alors de quoi s'occuperoit-on dans un grand nombre d'Ecoles?

L'Ouvrage que Paſcal deſtinoit à la défenſe du Chriſtianiſme, étoit l'expreſſion d'une foi active & conſtante qui lui faiſoit pratiquer toutes les auſtérités de la Morale évangélique. Nous avons ici pour témoin Madame Périer, ſa ſœur : nous la prendrons pour guide dans cette partie de ſon hiſtoire. On a déja fait remarquer, & ce récit montrera encore mieux l'injuſtice de ceux qui accuſent la Géométrie de nous porter à l'incrédulité & au déréglement. Pourquoi, en effet, imputer à cette Science même le crime de certains Géometres qui, ne diſtinguant pas aſſez les différentes ſortes de preuves dont chaque ſujet eſt ſuſceptible, mépriſent ou affectent de mépriſer les preuves de la Religion? N'y a-t-il pas dans tous les genres des hommes qui abuſent de leurs lumieres? Les Poëtes, les Orateurs, les Peintres, &c. ſont-ils, en général, plus religieux que les Savans proprement dits? Ne ſeroit-il pas raiſonnable de penſer que l'étude des Sciences

exactes, peu deſtinée à exciter les applaudiſſemens de la multitude, nous prépare aux vertus chrétiennes, en inſpirant le goût de la réflexion, l'amour du travail, le mépris des honneurs & de la fortune, en humiliant même l'orgueil humain, par les difficultés inſurmontables que l'eſprit trouve à chaque pas dans ſes recherches, & qui lui font ſentir combien il eſt borné?

Paſcal rempliſſoit tous les devoirs du Chrétien, comme le plus ſimple & le plus humble des Fideles. Il ne manquoit jamais d'aſſiſter aux Offices divins de ſa Paroiſſe, à moins que ſes infirmités ne l'en empêchaſſent abſolument. Dans la vie privée, il étoit ſans ceſſe occupé à mortifier ſes ſens, & à élever ſon ame à Dieu. Il avoit pour maxime de renoncer à tout plaiſir, à toute ſuperfluité. Il retranchoit avec tant de ſoin ce qui lui paroiſſoit inutile, dit Madame Périer, qu'il finit par faire ôter de ſa chambre toutes les tapiſſeries, comme des meubles de luxe, uniquement deſtinés à réjouir la vue. Quand on l'obligeoit de faire, pour ſa ſanté, quelque choſe qui pouvoit flatter ſes ſens, il avoit ſoin d'en diſtraire ſon eſprit, & d'en écarter toute idée de plaiſir. Il ne pouvoit

ſouffrir qu'on louât en ſa préſence la bonne chere : il vouloit qu'on mangeât uniquement pour ſatisfaire l'apétit, & non pour contenter le goût. Dès le commencement de ſa retraite, il avoit examiné la quantité d'alimens néceſſaire pour ſon eſtomac; il ne la paſſoit jamais, & quelque dégoût qu'il y trouvât, il la mangeoit toujours : méthode reſpectable par ſon principe, mais ſouvent bien contraire à l'état phyſique & variable du corps humain.

Sa charité étoit extrême : il regardoit les pauvres comme ſes véritables freres; l'affection qu'il leur portoit alloit ſi loin, qu'il ne pouvoit jamais leur refuſer l'aumône, quoiqu'il la fît ſouvent ſur ſon néceſſaire, car il avoit peu de bien, & ſes infirmités l'obligeoient à des dépenſes qui ſurpaſſoient ſon revenu. Lorſqu'on lui faiſoit des repréſentations ſur ſes excès en ce genre, il répondoit : *J'ai remarqué que, quelque pauvre qu'on ſoit, on laiſſe toujours quelque choſe en mourant.*

Il n'approuvoit point ces projets de Réglemens que certains particuliers propoſent quelquefois pour prévenir tous les beſoins des malheureux : il diſoit que ces projets

généraux regardent l'Adminiſtration, & que l'homme privé doit chercher à ſervir les pauvres pauvrement, c'eſt-à-dire, ſelon ſon pouvoir actuel, ſans ſe livrer à des idées ſpéculatives & infructueuſes, dont la recherche n'eſt, pour l'ordinaire, que l'aliment de l'oiſiveté ou de l'avarice.

Quelque tems avant ſa mort, il logeoit dans ſa maiſon un pauvre homme & ſon fils, uniquement par commiſération chrétienne ; car il n'en retiroit aucune eſpece de ſervice. L'enfant fut attaqué de la petite vérole, & on ne pouvoit gueres le tranſporter ailleurs ſans danger. Paſcal étoit déja lui-même très-malade : il avoit un beſoin continuel des ſecours de Madame Périer, que des affaires de famille, & ſur-tout le deſir de voir ſon frere, avoient amenée à Paris depuis un certain tems. Et comme elle habitoit une maiſon particuliere, avec ſes enfans, qui n'avoient pas eu la petite vérole, Paſcal ne voulut pas qu'elle s'expoſât au danger de la leur apporter. Il prononça contre lui-même en faveur du pauvre : il quitta ſa maiſon pour ne plus y rentrer, & vint occuper, chez Madame Périer, un petit appartement, peu commode pour ſon état.

Nous citerons un autre trait, non moins remarquable, de ſa charité. Un matin, en revenant de S. Sulpice, où il avoit entendu la Meſſe, il rencontra une jeune fille de la campagne, très-belle, qui lui demanda l'aumône. Frappé du danger auquel elle étoit expoſée, & ayant appris que ſon pere étoit mort depuis peu, & que ſa mere mourante venoit d'être tranſportée ce jour-là même à l'Hôpital, il crut que Dieu lui envoyoit cette fille préciſément au moment qu'elle avoit beſoin de ſecours. Il la mena ſur le champ à un vénérable Eccléſiaſtique du Séminaire; & ſans ſe faire connoître, donna de l'argent pour la nourrir & la vêtir, juſqu'à ce qu'on pût lui trouver une condition avantageuſe: il dit à ce bon Prêtre, en le quittant, que le lendemain il lui enverroit une femme pour l'aider dans cette œuvre pieuſe. Le ſuccès fut heureux & prompt; la jeune fille fut placée. On ne ſut qu'après la mort de Paſcal, qu'il étoit l'auteur de cette bonne action. Madame Périer, en la racontant, n'ajoute pas, ce qu'on a appris depuis, qu'elle en avoit partagé le mérite avec ſon frere.

Je ne louerai point Paſcal ſur la pureté de ſes mœurs: on conçoit qu'avec un corps

exténué par les maladies & les macérations chrétiennes, il devoit, fuir ſans effort, les plaiſirs des ſens; mais il ne ceſſoit de remercier Dieu de l'avoir réduit à cet état d'abattement & de langueur, qui lui paroiſſoit la ſituation la plus deſirable pour un Chrétien. Son amour pour la chaſteté étoit ſi grand, qu'il ne pouvoit ſouffrir les diſcours qui y portoient la plus légere atteinte. Il pouſſoit le ſcrupule ſur ce point, juſqu'à déſapprouver les embraſſemens que Madame Périer faiſoit quelquefois à ſes enfans: il croyoit que cette maniere de leur témoigner de la tendreſſe, pouvoit avoir des ſuites dangereuſes pour les mœurs.

On remarque qu'il étoit un peu enclin à la vanité. Et comment en effet ne ſe ſeroit-il pas quelquefois livré au ſentiment de ſa ſupériorité? Mais il portoit toujours ſur lui une ceinture de fer, hériſſée de pointes; & quand il ſe ſurprenoit quelque mouvement d'orgueil, *il ſe donnoit*, dit Madame Périer, *des coups de coude pour redoubler la violence des piquures*, & pour ſe rappeller ainſi à la modeſtie & à l'humilité chrétienne.

Perſuadé que la Loi de Dieu défend de trop abandonner ſon cœur aux créatures,

il s'efforçoit de modérer l'affection qu'il avoit pour ſes parens. Il ne montroit donc à perſonne ces attachemens vifs & empreſſés auxquels le monde ſemble mettre un ſi grand prix; & il ne vouloit pas qu'on en eût pour lui. Madame Périer, née avec une ame douce & ſenſible, ſe plaignoit quelquefois de ſes froideurs à leur ſœur Jacqueline, Religieuſe à Port-Royal, qui la conſoloit & la raſſuroit. En effet, s'il ſe préſentoit quelque occaſion où Madame Périer eût beſoin de ſon frere, il la ſervoit avec tant de chaleur & tant d'intérêt, qu'elle ne pouvoit plus douter qu'il ne l'aimât ſincerement. Elle attribuoit donc aux maux qu'il ſouffroit, la maniere indifférente dont il recevoit les ſoins qu'elle lui rendoit : ignorant que cette eſpece d'inſenſibilité avoit une ſource plus pure & plus élevée; elle en fut inſtruite, le ſoir même qu'il mourut, par ces paroles qu'il avoit écrites ſur un papier détaché : » Il eſt injuſte qu'on s'attache à moi, » quoiqu'on le faſſe avec plaiſir & volontai- » rement : je tromperois ceux en qui je fe- » rois naître ce deſir; car je ne ſuis la fin de » perſonne, & n'ai de quoi le ſatisfaire. Ne » ſuis-je pas prêt à mourir? & ainſi l'objet de » leur

» leur attachement mourra. Donc comme » je ſerois coupable de faire croire une fauſ- » ſeté, quoique je la perſuadaſſe doucement, » qu'on la crût avec plaiſir, & qu'en cela » on me fît plaiſir : de même je ſuis cou- » pable, ſi je me fais aimer, & ſi j'attire les » gens à s'attacher à moi. Je dois avertir » ceux qui ſeroient prêts à conſentir au men- » ſonge, qu'ils ne le doivent pas croire, quel- » que avantage qui m'en revienne ; & de » même, qu'ils ne doivent pas s'attacher à » moi : car il faut qu'ils paſſent leur vie & » leurs ſoins à plaire à Dieu & à le chercher. «

Les prodiges opérés dans l'établiſſement de la Religion, lui avoient prouvé que Dieu a plus d'une fois interrompu le cours ordinaire des loix de la Nature pour inſtruire les hommes : convaincu que la même Providence ne ceſſe point de veiller ſur ſon Egliſe, il penſoit qu'elle ſe manifeſte encore quelquefois par des miracles ; & il crut en remarquer un exemple dans un événement extraordinaire qui arriva pendant qu'il combattoit la morale corrompue des Jéſuites. Une fille de M. & Madame Périer, nommée *Marguerite*, Penſionnaire au Monaſtere de Port-Royal de Paris, âgée de dix à onze ans,

étoit affligée depuis trois ans & demi d'une fiſtule lacrymale de la plus mauvaiſe eſpece: elle jettoit par l'œil, par le nez & par la bouche une matiere d'une puanteur inſupportable. Le Vendredi 24 Mars 1656, on lui fit toucher la Relique de la ſainte Epine, que M. de la Poterie, Eccléſiaſtique d'une haute dévotion, avoit prêtée au Monaſtere de Port-Royal; & auſſi-tôt la jeune fille ſe trouva guérie. Racine dit, dans l'Hiſtoire de Port-Royal, que le ſilence étoit ſi grand dans ce Monaſtere, que plus de ſix jours après ce miracle, il y avoit des Sœurs qui n'en avoient point entendu parler. Il n'eſt pas dans le cours ordinaire des choſes, que les perſonnes dont la foi eſt la plus ardente, voient s'opérer, ſous leurs yeux, un miracle, ſans être frappées d'étonnement, ſans ſe preſſer de le communiquer, & d'en rendre gloire à Dieu. La réſerve des Religieuſes de Port-Royal pourra donc paroître à certains eſprits jetter des doutes ſur le fait même: à des eſprits plus favorablement diſpoſés, elle prouvera que la guériſon de la jeune Périer n'étoit point un de ces reſſorts préparés d'avance, un de ces artifices pieux que les chefs de parti ſe ſont trop ſouvent permis pour attirer à eux la multitude crédule.

Les Directeurs de Port-Royal, ſincérement perſuadés du miracle, ne crurent pas qu'il leur fût permis de taire une faveur de la Providence, auſſi ſignalée, auſſi glorieuſe pour la Religion Catholique, & auſſi propre à faire triompher leur cauſe. Ils voulurent donner au fait la plus grande authenticité. Quatre Médecins célébres & pluſieurs Chirurgiens qui avoient examiné & traité la maladie, atteſterent qu'elle étoit incurable par tous les moyens humains, & que la guériſon ne pouvoit en être que ſurnaturelle. Le miracle fut publié avec l'approbation ſolemnelle des Vicaires Généraux qui gouvernoient le Diocèſe de Paris en l'abſence du Cardinal de Retz. La maniere dont il fut reçu dans le monde, déſeſpéra les Jéſuites. Ils entreprirent de le nier: pour motiver leur incrédulité, ils employoient ce ridicule argument: Le Port-Royal eſt Hérétique, & Dieu ne fait pas des miracles pour les Hérétiques. On leur répondit: le miracle de Port-Royal eſt très-certain; vous ne pouvez révoquer en doute un fait avéré: donc les Janſéniſtes ſoutiennent la bonne cauſe, & vous êtes des calomniateurs. Une circonſtance particuliere vint à l'appui de ce rai-

ſonnement. La ſainte Relique n'opéroit des miracles qu'à Port-Royal : ayant été tranſportée chez les Urſulines & chez les Carmelites, elle n'y en fit aucun, *parce que ces Religieuſes n'avoient point d'ennemis*, & qu'ainſi *elles n'avoient pas beſoin, comme quelques-unes d'elles ont dit, que Dieu fit un miracle pour prouver qu'il eſt avec elles* (1). Les Jéſuites ſcandaliſerent les perſonnes pieuſes; & les railleurs ſe moquerent d'eux. Rien ne manqua en cette occaſion au triomphe des Janſéniſtes. Paſcal demeura convaincu que la guériſon de ſa niece étoit l'œuvre de Dieu; & cette fille en eut la même perſuaſion, qu'elle a conſervée pendant toute ſa vie, qui a été très-longue. La croyance à un miracle particulier qui n'eſt, ni rapporté dans les Livres ſaints, ni conſacré par les déciſions de l'Egliſe, n'intéreſſe point la Foi : la queſtion ſe réduit à un ſimple point de fait ſur lequel les opinions peuvent ſe partager. Mais ce qu'il n'eſt pas permis ici de révoquer en doute, c'eſt la ſincérité & la candeur de Paſcal, dont la

(1) Voyez le recueil des Œuvres de Paſcal, Tome III, page 479.

droiture & l'amour pour la vérité ne ſe ſont jamais démentis. Certainement il n'y a perſonne à qui ſon autorité ne doive paroître d'un grand poids. S'il s'eſt trompé, il faut le reſpecter encore dans ſon erreur : il faut conſidérer que le ſentiment naturel d'un Chrétien ſouffrant, à qui la Religion ſemble envoyer des conſolations, eſt de les recevoir avec une Foi humble & reconnoiſſante, & non pas de les ſoumettre à l'examen du ſcepticiſme.

Pendant les deux dernieres années de ſa vie, Paſcal fut tourmenté par tous les maux du corps & de l'eſprit. Il eut, en 1661, la douleur de voir naître cette longue perſécution ſous laquelle la Maiſon de Port-Royal ſuccomba enfin dans la ſuite. La faveur publique étoit pour les Janſéniſtes ; mais cette faveur-là même ne faiſoit qu'irriter davantage les Jéſuites, qui ayant trouvé le moyen de ſurprendre l'autorité, en porterent l'abus au dernier excès. Pour parvenir sûrement à perdre les Savans de Port-Royal, la *Société* imagina de faire impoſer aux Religieuſes de cette Abbaye la loi de ſigner le Formulaire de 1657 : bien certaine que l'avis de leurs Directeurs ſeroit, ou

de ne point ſigner, ou de ne ſigner qu'avec des reſtrictions également favorables à ſes projets de vengeance & de deſtruction. Les Grands-Vicaires de Paris eurent ordre en conſéquence, de ſe rendre aux deux Monaſteres, & d'y faire exécuter cette loi en toute rigueur. Je n'ai pas beſoin de peindre ici le déplorable embarras où ſe trouverent les Religieuſes, forcées de porter leur jugement ſur le Livre de Janſénius, dont elles n'entendoient, ni la langue, ni la matiere: reſpectant d'une part l'autorité qui les preſſoit, de l'autre craignant de trahir la vérité: rébelles aux yeux du Gouvernement, ſi elles refuſoient de ſigner, & coupables aux yeux de leurs Directeurs, ſi elles paroiſſoient donner leur approbation à un Ecrit qu'ils préſentoient comme arraché au Clergé & au Pape, par les intrigues des Jéſuites. Ces cruelles perplexités couterent la vie à Jacqueline Paſcal: lors de la viſite des Grands-Vicaires, elle étoit Sous-Prieure à Port-Royal-des-Champs; les combats violens qu'elle eſſuya, placée entre le deſir de ſe ſoumettre & les terreurs de ſa conſcience, firent en elle une ſi grande révolution, qu'elle tomba malade, & mourut le 4 Oc-

tobre 1661 : *premiere victime du Formulaire*, comme elle disoit elle-même. Tous ceux qui la connoissoient, la pleurerent sincérement. Elle avoit beaucoup d'esprit & de sensibilité ; elle faisoit bien des vers ; à l'âge de quatorze ans, elle avoit remporté le prix de Poésie qui se distribue à Rouen le jour de la Conception ; on nous a conservé (1) d'elle plusieurs pieces où l'on trouve de la facilité, du naturel & quelquefois de l'élégance. Pascal aimoit tendrement cette sœur : lorsqu'il apprit sa mort, il dit en poussant un profond soupir : *Dieu nous fasse la grace de mourir comme elle.*

Dans ce combat de l'obéissance & des scrupules, les Religieuses de Port-Royal adresserent à la Cour quelques plaintes modérées : mais ces plaintes, interprêtées par les Jésuites, eurent la couleur d'une résistance coupable ; & on ne regarda plus les Directeurs du Monastere, que comme des hérétiques & des séditieux. Cependant ils n'avoient jamais balancé à condamner les cinq Propositions en elles-mêmes ; ils avoient seule-

(1) Voyez le Livre qui a pour titre : *Recueil de plusieurs Pieces pour servir à l'Histoire de Port-Royal* (1740).

ment diſtingué, dans la CONSTITUTION d'Alexandre VII, deux queſtions, l'une de droit, l'autre de fait : ils recevoient comme une régle de foi la queſtion de droit, c'eſt-à-dire, la cenſûre des cinq Propoſitions dans le ſens qu'elles offroient immédiatement, & abſtraction faite de toutes les circonſtances qui pouvoient les reſtraindre ou les modifier; mais ils ne ſe croyoient pas obligés d'adhérer à l'aſſertion du Pape, lorſqu'il diſoit que les cinq Propoſitions étoient formellement contenues dans Janſénius, & hérétiques dans le ſens de cet Auteur, parce qu'il étoit poſſible, ſelon eux, que les Papes & l'Egliſe même ſe trompaſſent ſur les queſtions de fait. Si on n'avoit réellement cherché, dans ces diſputes, que la vérité & la concorde, il ſemble que cette diſtinction auroit pu rapprocher les eſprits. Paſcal l'avoit adoptée pleinement; elle ſert de baſe aux deux dernieres Lettres Provinciales qui parurent en 1657. Quatre ans après, lorſqu'on voulut obliger les Religieuſes de Port-Royal de ſouſcrire au Formulaire, les Janſéniſtes montrerent une nouvelle condeſcendance: ils conſentirent que les Religieuſes ſignaſſent, en déclarant ſimplement qu'elles ne

pouvoient pas juger ſi les Propoſitions condamnées par le Pape, & qu'elles condamnoient ſincérement, étoient tirées ou non de Janſénius. Mais cette reſtriction légere & raiſonnable ne put contenter les Jéſuites, qui vouloient abſolument perdre les Solitaires de Port-Royal, ou les forcer à une rétractation deshonorante. C'eſt ce que Paſcal avoit prévu. Auſſi, loin d'approuver la facilité des Janſéniſtes, il ne ceſſoit de leur dire: *Vous cherchez à ſauver Port-Royal; vous ne le ſauverez point. & vous trahiſſez la vérité!* Il en vint juſqu'à changer d'avis au ſujet de la diſtinction du fait & du droit. La doctrine de Janſénius ſur les cinq Propoſitions lui parut être exactement la même que celle de ſaint Paul, de ſaint Auguſtin & de ſaint Proſper. D'où il concluoit que les Papes, en condamnant le ſens de Janſénius, s'étoient trompés, non pas ſeulement ſur le fait, mais encore ſur le droit; & qu'on ne pouvoit ſigner en conſcience le Formulaire, qu'en exceptant d'une maniere bien prononcée ce même ſens de Janſénius. Il accuſa de foibleſſe les Solitaires de Port-Royal: il leur dit nettement que dans leurs différens Ecrits, ils avoient eu trop d'égard

à l'utilité préſente, & que comme elle avoit changé ſelon les divers tems, ils s'étoient trop prêtés aux circonſtances. L'élévation de ſon ame & la droiture de ſon eſprit ne voyoient plus dans tous ces tempéramens que des ſubterfuges inventés par le beſoin, condamnables aux yeux des hommes, & abſolûment indignes des véritables défenſeurs de l'Egliſe. On répondit à ces reproches, en expliquant au long & d'une maniere ingénieuſe, les moyens de ſouſcrire au Formulaire, ſans bleſſer ſa conſcience, & peut-être ſans déplaire au Gouvernement. Mais toutes ces explications ne firent point changer de ſentiment à Paſcal: elles eurent même un effet oppoſé à celui qu'on deſiroit; elles occaſionnerent quelque réfroidiſſement dans ſes liaiſons avec les Solitaires de Port-Royal. Cette petite méſintelligence, qu'on ne cacha point de part & d'autre, fut dans la ſuite la ſource d'un mal-entendu aſſez ſingulier, dont les Jéſuites voulurent tirer avantage. M. Beurier, Curé de Saint Étienne-du-Mont, homme pieux, mais d'ailleurs peu inſtruit, qui aſſiſta Paſcal dans ſa derniere maladie, ayant entendu dire vaguement à cet homme célebre, qu'il ne penſoit pas

comme les Solitaires de Port-Royal ſur les matieres de la grace, crut que ces paroles ſignifioient qu'il penſoit comme leurs Adverſaires. Il n'imaginoit pas qu'on pût être plus Janſéniſte, s'il eſt permis de parler ainſi, que Nicole & Arnaud. Trois années environ s'étoient écoulées depuis la mort de Paſcal, lorſque M. Beurier, ſur le témoignage confus de ſa mémoire, atteſta par écrit à l'Archevêque de Paris, Hardouin de Péréfixe, Moliniſte zélé, que Paſcal lui avoit dit qu'il s'étoit ſéparé des Solitaires de Port-Royal ſur la queſtion du Formulaire, & qu'il ne leur trouvoit pas aſſez de ſoumiſſion pour le Saint-Siége. C'étoit préciſément tout le contraire. Les Jéſuites firent un pompeux étalage de cette déclaration : ils n'avoient pu répondre aux Lettres Provinciales ; ils cherchoient à perſuader que l'Auteur les avoit rétractées, ſur-tout les deux dernieres, & qu'il avoit fini par adopter leur Théologie. Mais les Janſéniſtes confondirent aiſément cette ridicule prétention. On oppoſa au témoignage de M. Beurier, des témoignages contraires, infiniment plus circonſtanciés & plus poſitifs ; & ce qui ne laiſſoit aucun doute, on produiſit les Ecrits dans leſquels

Paſcal expliquoit lui-même ſes ſentimens. Frappé de ces preuves victorieuſes, & rappellant mieux ſes eſprits, M. Beurier reconnut qu'il avoit mal pris les paroles de ſon pénitent, & rétracta formellement ſa déclaration. Enfin les Jéſuites furent forcés de convenir que Paſcal étoit mort dans les principes du Janſéniſme le plus rigoureux.

Revenons à ſa derniere maladie. Il fut attaqué, au mois de Juin 1662, d'une colique très-aigue & preſque continuelle, qui ne lui permettoit que des momens de ſommeil. Les Médecins qui le traitoient, témoins de ſes douleurs, jugeoient bien qu'elles affoibliſſoient beaucoup ſon corps; mais comme elles n'étoient accompagnées d'aucun ſymptôme de fievre, ils ne regarderent pas ſon état comme dangereux. Il étoit fort éloigné d'avoir la même ſécurité; du premier moment, il dit qu'on y ſeroit trompé, & qu'il mourroit de cette maladie. Il ſe confeſſa pluſieurs fois; il vouloit qu'on lui apportât le Viatique; mais, pour ne pas effrayer ſes amis, il conſentit aux délais qu'on lui demandoit, ſur la parole des Médecins qui ne ceſſoient d'aſſurer que d'un jour à l'autre il ſeroit en état d'aller rece-

voir la Communion à l'Egliſe. Cependant ſes douleurs augmentoient toujours : à la colique qui déchiroit ſes entrailles, ſe joignirent de violens maux de tête, & des étourdiſſemens très-fréquens; bientôt ſes ſouffrances devinrent inſupportables. Il étoit néanmoins tellement réſigné à la volonté de Dieu, qu'il ne laiſſa jamais échapper le moindre mouvement de plainte ou d'impatience. Son imagination, échauffée par l'ardeur du mal, n'étoit occupée que de projets de bienfaiſance & de charité. Il fit ſon teſtament, où les pauvres eurent la meilleure part : il auroit même deſiré leur laiſſer tout ſon bien, ſi une telle diſpoſition n'eût été trop nuiſible aux enfans de M. & Madame Périer, qui n'étoient pas riches. Du moins, s'il ne pouvoit faire davantage pour les pauvres, il vouloit mourir parmi eux : il demanda avec inſtance, pendant pluſieurs jours, qu'on le tranſportât aux Incurables; & on ne put le faire revenir de cette idée, qu'en lui promettant que s'il guériſſoit, il ſeroit libre de conſacrer entiérement ſa vie & ſes biens au ſervice des pauvres. Durant toutes ces agitations, il lui prit, le 17 Août, une convulſion ſi forte, qu'on le crut mort.

Ceux qui l'assistoient, étoient désespérés de s'être refusés au desir ardent qu'il avoit témoigné tant de fois de recevoir l'Eucharistie. Mais ils eurent la consolation de le voir revenir en pleine connoissance. Alors M. le Curé de Saint-Etienne-du-Mont, entrant avec le Saint-Sacrement : *Voici*, lui dit-il, *celui que vous avez tant desiré*. Pascal se souleva de son lit de douleurs, & reçut le Viatique avec un respect & une résignation qui arracherent des larmes à tous les assistans. Un moment après, ses convulsions le reprirent, & ne le quitterent plus : il mourut le 19 Août 1662, à l'âge de trente-neuf ans & deux mois (1).

(1) Pascal est enterré à Paris, à Saint-Etienne-du-Mont, sa Paroisse, derriere le Maître-Autel, près la Chapelle de la Vierge, à main droite, au coin du pilier de la même Chapelle. L'Epitaphe qui suit fut appliquée à ce pilier; mais on l'a transportée depuis au bas de l'Eglise, au-dessus de la porte latérale à droite.

Pro columnâ superiori,
Sub tumulo marmoreo,

Jacet BLASIUS PASCAL *Claromontanus, Stephani Pascal in Supremâ apud Arvernos Subsidiorum Curiâ Præsidis filius. Post aliquot annos in severiori secessu & divinæ legis meditatione transactos, feliciter & religiosè in pace*

Son corps ayant été ouvert, on trouva qu'il avoit l'eſtomac & le foie flétris, les inteſtins gangrenés : on remarqua avec étonnement que ſon crâne contenoit une quantité énorme de cervelle, dont la ſubſtance étoit fort ſolide & fort condenſée.

Tel fut cet homme extraordinaire, qui reçut en partage de la Nature tous les dons de l'eſprit : Géometre du premier ordre ; Dialecticien profond ; Écrivain éloquent & ſublime. Si on ſe rappelle que dans une vie très-courte, accablé de ſouffrances preſque continuelles, il a inventé la Machine Arithmétique, les Principes du calcul des Probabilités, la méthode pour réſoudre les Problêmes de la Roulette ; qu'il a fixé d'une maniere irrévocable les opinions encore flot-

Chriſti vitâ functus anno 1662, *ætatis* 39, *die* 19 *Auguſti. Optaſſet ille quidem præ paupertatis & humilitatis ſtudio etiam his ſepulchri honoribus carere, mortuuſque etiamnùm latere, qui vivus ſemper latere voluerat. Verùm ejus hæc in parte votis cùm cedere non poſſet Florinus Perier in eâdem Subſidiorum Curiâ Conſiliarius, ac Gilbertæ Paſcal, Blaſii Paſcal ſororis, conjux amantiſſimus, hanc tabulam poſuit, quâ & ſuam in illum pietatem ſignificaret, & Chriſtianos ad chriſtiana precum officia ſibi & defuncto profutura cohortaretur.*

tantes des Savans, par rapport aux effets du poids de l'air; qu'il a établi le premier, ſur des démonſtrations géométriques, les loix générales de l'équilibre des liqueurs; qu'il a écrit un des Ouvrages les plus parfaits qui ait paru dans la Langue Françoiſe; que dans ſes Penſées, il y a des morceaux d'une profondeur & d'une éloquence incomparables: on ſera porté à croire que chez aucun Peuple, dans aucun tems, il n'a exiſté de plus grand Génie.

Tous ceux qui l'approchoient, dans le commerce ordinaire de la vie, reconnoiſſoient ſa ſupériorité: on la lui pardonnoit, parce qu'il ne la faiſoit jamais ſentir. Sa converſation inſtruiſoit, ſans qu'on s'en apperçût & qu'on pût en être humilié. Il étoit d'une indulgence extrême pour les défauts d'autrui. Seulement, par une ſuite de l'attention qu'il avoit de réprimer en lui-même les mouvemens de l'amour-propre, il en auroit ſouffert difficilement dans les autres, l'expreſſion trop marquée. Il diſoit à ce ſujet, qu'un honnête homme doit éviter de ſe nommer; que la piété chrétienne anéantit le *moi* humain, & que la civilité humaine le cache & le ſupprime. On voit par

par les Lettres Provinciales, & par pluſieurs autres Ouvrages, qu'il étoit né avec un grand fonds de gaieté : ſes maux même n'avoient pu parvenir à la détruire entiérement. Il ſe permettoit volontiers dans la ſociété ces railleries douces & ingénieuſes, qui n'offenſent point, & qui réveillent la langueur des converſations : elles avoient ordinairement un but moral ; ainſi, par exemple, il ſe moquoit avec plaiſir de ces Auteurs qui diſent ſans ceſſe : *Mon Livre ; mon Commentaire, mon Hiſtoire : Ils feroient mieux*, ajoutoit-il plaiſamment, *de dire : Notre Livre, notre Commentaire, notre Hiſtoire ; vu que d'ordinaire il y a en cela plus du bien d'autrui que du leur.*

Il étoit en vénération dans ſa famille, à qui il avoit inſpiré ſon goût pour les Sciences, ſes opinions théologiques, & ſur-tout ſon amour pour la vertu. M. Périer, ſon beau-frere, mourut en 1672, avec la réputation d'un excellent Magiſtrat & d'un Saint : les Sciences conſerveront le ſouvenir de ce qu'il fit pour elles, en ſecondant les vues de Paſcal ſur la peſanteur de l'air. Madame Périer mourut au mois d'Avril 1687, à Paris, pendant un voyage qu'elle y fit : ayant

rempli tous les devoirs d'une femme forte & d'une mere chrétienne. Jamais l'union de ces deux époux ne fut troublée, parce qu'elle avoit la Religion pour baſe.

FIN.

ERRATA.

Pag. 26, lig. 7, *effacez* ſi
Pag. 34, lig. 10, de *liſez* du
Pag. 105, lig. 11, *Aritméthique* liſez *Arithmétique*
Pag. 127, lig. 2, devoit, fuir *liſez* devoit fuir
Pag. 135, lig. 20, on ne regarda plus les Directeurs du Monaſtere, que comme des hérétiques & des ſéditieux. *liſez* on ſe perſuada que les Directeurs du Monaſtere y fomentoient une héréſie dangereuſe.

On trouve chez Nyon l'aîné, Libraire, rue du Jardinet,

Œuvres de Blaiſe Paſcal. *Paris*, 1779, 5 vol. *in*-8. *fig. veau écaille.* 36 l.

On vend ſéparément les Lettres Provinciales, 1766, *in*-12. 2 l. 10 ſ.

— Les mêmes avec les notes de Wendrock, (*Nicole*). *Paris*, 1769, 4 vol. *in*-12. 9 l.

Penſées ſur la Religion & quelques autres ſujets. *Par.* 1761. *in*-12. 2 l. 10 ſ.

Livres nouveaux, dont quelques-uns vont paroître inceſſamment.

Traité des connoiſſances néceſſaires à un Notaire. *Par.* 1781, 5 vol. *in*-12. 15 l.
La ſuite ſous preſſe.

Cauſes célebres, par *Pitaval*, abrégées & continuées par M. *Richer*. *Paris*, 1781, tom. XVII & XVIII, *in*-12. 6 l.
La ſuite ſous preſſe.

Nouveaux Elémens d'Arithmétique, d'Algèbre & de Géométrie, ſuivis d'un Traité de la Sphere, appliquée à la Géographie. *Paris*, 1781, *in*-12. *figures.* 3 l. 12 ſ.

Expériences ſur différentes branches de la Phyſique, & principalement ſur différentes eſpeces d'air, par *Prieſtley*, traduites par M. *Gibelin*, 2 vol. *in*-12. 6 l.

Récréations phyſiques, chymiques & économiques de M. *Model*, traduites de l'Allemand, par M. *Parmentier*. *Paris*, 1781, 2 vol. *in*-8. 10 l.

Recueil des Diſſertations Phyſico-Chymiques, préſentées à différentes Académies, par M. *de Machy*, *avec figures*. *Paris*, 1781, *in*-8. 5 l.

De la Santé, ou des moyens de la conſerver, & de ſe guérir dans les différentes maladies, par l'Abbé *Jacquin*. *Paris*, 1771, *in*-12. 3 l.

L'Art du Manége, ſuivi d'une méthode de traiter les Chevaux dans les principales maladies auxquelles ils

ſont ſujets, par le Baron *de Sind*, *avec fig. en taille-douce. Paris*, 1774, *in*-8. 5 l.

Eſſai ſur les Langues en général, ſur la Langue Françoiſe en particulier, par M. *Sablier. Paris*, 1781, *in*-8. *broch.* 2 l.

Dictionnaire de la Langue Allemande, à l'uſage des Etrangers, précédé d'une Introduction grammaticale, 4 vol. *in*-4. *en feuilles*, 48 l. par ſouſcription.

Analyſe chronologique de l'Hiſtoire Univerſelle depuis le commencement du monde juſqu'à l'Empire de Charlemagne incluſivement, par M. *Philippe de Pretot. Paris*, 1781, *in*-12. 2 l.

Tableau de l'Hiſtoire de l'Egliſe dans ſes différens ſiecles juſqu'au dix-ſeptieme incluſivement. *Paris*, 1773, 4 vol. *in*-12. 12 l.

Relation de la vie & de la mort de quelques Religieux de la Trappe. *Paris*, 1758, 4 vol. *in*-12. 12 l.

Hiſtoire de France, de *Velly*, continuée par M. l'Abbé *Garnier. Paris*, 1781, tomes XXVII & XXVIII, *in*-12. 6 l.

La même, tome XIV, avec figures inſérées à leur place dans ce volume. *Paris*, 1781, *in*-4. 12 l.

Suite des Portraits des Grands Hommes mentionnés dans cette Hiſtoire, depuis le regne de Henri II juſqu'à celui de Louis XIV. *Paris*, 1781, tomes III, IV & V, *in*-4. *étoffés*. 45 l.

Mémoires ſecrets, tirés des Archives des Souverains de l'Europe, traduits de *Vittorio Siri*, par M. *Requier*. Parties 43 & 44, des regnes de Henri IV & Louis XIII. *Sous preſſe.*

Vie du brave Crillon, par Mademoiſelle *de Luſſan. Par.* 1781, *in*-12. 3 l.

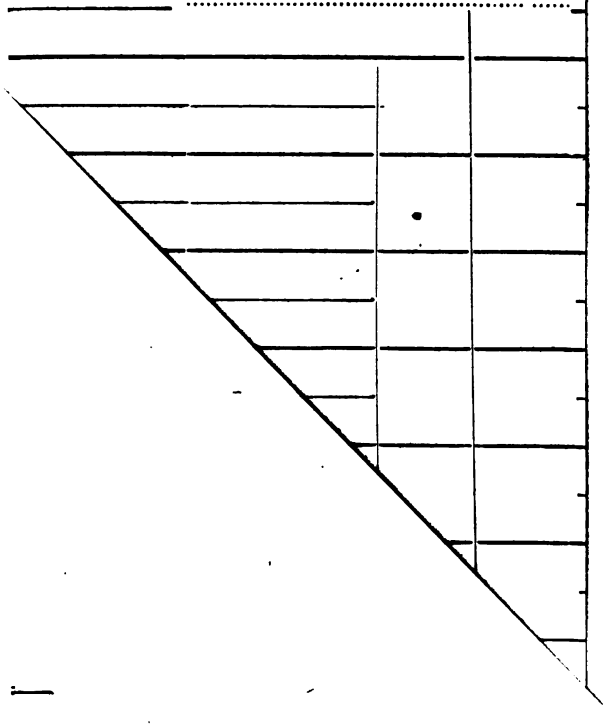
Deſcription de Paris, contenant le détail de ſes antiquités, ſes curioſités, ſon gouvernement eccléſiaſtique, civil & militaire, par *Piganiol de la Force*, avec le Plan topographique de cette Ville. *Paris*, 1781, *in*-12. 3 l.

Annales du Regne de Marie-Thérèſe, continuées juſqu'à ſa mort, par M. *Frenaeot. Paris*, 1781. *in*-8. *figures, veau écaille.* 6 l.

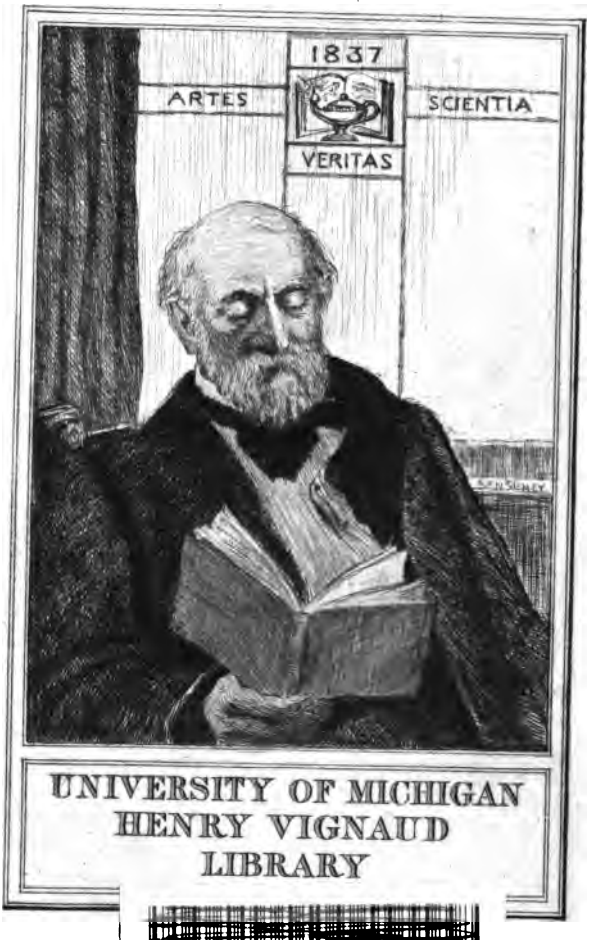
B
1903
.B8

Bossut, Charles

Discours.



UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 05981 4783



A 3 9015 00390 728 7
University of Michigan – BUHR